Mercantile Library,

Astor Place, New York.

No. M- 306562

THIS BOOK MAY BE KEPT

THREE WEEKS

☞ A Fine will be incurred if the Book is kept beyond the time allowed.

Books are delivered only to members or their written order.

The LIBRARY and READING ROOM open from 8.30 a.m. to 6 p.m.

TERMS OF MEMBERSHIP.

CLERKS—Initiation Fee, $1, and Annual Dues, $4. All others, $5 per year, or $3 for six months.

This payment entitles a member to one book at a time; also to the use of the Reading Room. Any member may take two books at the same time, by paying $3 a year.

EXTRA BOOKS, 10c. PER WEEK EACH.

SUPRÊME PARDON

ŒUVRES DE PIERRE DE LANO

ROMANS

Jules Fabien. 15e édition.
Le Roman d'un Prince, 5e édition.
Séductrice. 5e édition.
Carnet d'une Femme. 7e édition.
A Confesse. 7e édition.
L'Enfant. 7e édition.
Du Cœur aux Sens. 8e édition.
Les Exotiques. 10e édition.
L'Ame du Juge. 7e édition.
Masques de Femmes. 5e édition.
Suprême Pardon.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

L'Impératrice Eugénie. 14e édition.
La Cour de Napoléon III. 15e édition.
L'Empereur Napoléon III. 11e édition.
Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le Second Empire. Edition de luxe.
La Cour de Berlin. 13e édition.
Après l'Empire. 7e édition.
Un Drame aux Tuileries sous le Second Empire. 7e édition.
L'Amour à Paris sous le Second Empire. 11e édition.

Romans en collaboration avec M. Emmanuel Gallus :

L'Homme au Capuchon gris. 6e édition.
L'Américain. 6e édition.
Le Serment de Simone. 6e édition.
La Femme aux Papillons. 6e édition.

(La reproduction de ces ouvrages est autorisée pour tous les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.)

EN PRÉPARATION

La Piaffe.
La Dame en Or.
Le Chemin de l'Amour.
La Faute de Marthe.
La Peur de l'Amour.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède, la Norvège et le Danemark.

PIERRE DE LANO

Suprême Pardon

ILLUSTRATIONS DE SIMONAIRE

MERCANTILE LIBRARY,
NEW YORK.

M-360562

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

[1888]

Il a été tiré, de cet ouvrage,

Dix exemplaires sur papier de Chine, tous numérotés.

SUPRÊME PARDON

MERCANTILE LIBRARY,
NEW YORK.

I

Lorsque, dans la radieuse clarté d'une matinée de juin, sous le ronflement large et profond des orgues, le colonel en retraite Dorin, qui mariait son fils, jeune lieutenant de dragons, passa le seuil de l'église de la Madeleine et s'avança, le torse droit, bien cambré, la tête haute, vers l'autel sur lequel flambaient d'innombrables cierges, il pâlit soudain et tressaillit longuement.

Le colonel Dorin offrait son bras à lady

Barnett, la sœur très aînée de sa belle-fille, veuve, à quarante ans, d'un baronnet anglais fort riche, et, dans le trouble qui venait de l'envahir, il se raidit comme s'il eût craint que sa compagne ne devinât, avec la cause de son émotion, les sentiments qui l'agitaient.

Lady Barnett qui avait élevé sa sœur Mary — sir et lady Hastings, leurs parents, les ayant laissées orphelines depuis longtemps — n'ayant point paru s'apercevoir de l'inquiétude subite du vieux soldat, celui-ci reprit quelque assurance et s'achemina vers la place qui lui était destinée, dans le chœur de l'église.

La cérémonie du mariage du lieutenant Pierre Dorin et de Mary Hastings commença, alors, et s'acheva dans la pompe un peu sensuelle que les rites catholiques ont coutume de développer devant le public.

Durant tout l'office, le colonel Dorin, quoique visiblement nerveux, oublia sans

doute l'incident, le motif qui avaient provoqué en lui une sorte de tourment, à son entrée dans la Madeleine, car il demeura strictement observateur du ser-

vice religieux et ne se détourna point une seule fois, soit pour constater qu'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination — raison de la presque épouvante qu'il avait

éprouvée — soit pour se convaincre que la raison de cette épouvante n'existait pas, était tout imaginaire.

Le colonel Dorin et lady Barnett possédaient des relations très étendues, dans la Société parisienne, et l'église était pleine de gens fort élégants venus là, à la célébration de ce mariage, autant par désœuvrement, par curiosité, que par sympathie pour les jeunes époux.

Ce fut donc une énorme cohue, sous les voûtes de la Madeleine, quand, l'office terminé, le lieutenant et sa femme, suivis de leurs invités, se rendirent à la sacristie pour y recevoir les hommages vrais ou menteurs, les vœux sincères ou hypocrites de ceux qui avaient assisté à leur union.

Le colonel, sur le bras de qui s'était de nouveau appuyée légèrement lady Barnett, allait disparaître derrière son fils et sa belle-fille, lorsque son regard, qui se promenait sur la foule emplissant la nef,

devint fixe, tout à coup, et la même pâleur qui avait couvert son visage et le même tressaillement qui avait secoué son corps, quand, une heure auparavant, il s'était présenté devant la porte du temple, s'emparèrent encore de lui.

Cette fois, lady Barnett remarqua son attitude.

— Vous êtes pâle, colonel, lui dit-elle, avec une sollicitude affectueuse — vous paraissez tout ému... Seriez-vous indisposé ?

En entendant ces paroles, le vieux soldat eut comme une secousse.

— Non, madame, non, fit-il, je ne suis pas indisposé... mais, je ne vous cacherai point que suis un peu ému, en effet.

Et il ajouta, en s'efforçant à rire :

— On ne marie pas un grand garçon comme le mien, sans ressentir là, du côté du cœur, l'un de ces « toc-toc » qui éveillent bien des souvenirs, qui appellent aussi bien des préoccupations.

Lady Barnett leva ses yeux sur son compagnon.

— Vous êtes le meilleur des hommes, colonel, murmura-t-elle, et vous allez en être le plus heureux, puisque, au lieu d'une tête à chérir, désormais vous en aurez deux.

M. Dorin s'inclina devant celle qui lui parlait ; mais ressaisi tout entier par l'obsession qui hantait son esprit, il resta silencieux et entra dans la sacristie, non sans avoir jeté, vers la foule, un regard oblique, comme pour surveiller la cause mystérieuse de son trouble, comme pour conjurer, même, le péril qu'il semblait redouter d'elle.

Quant au lieutenant Pierre Dorin, il était radieux en cette heure où toute une allégresse s'élevait autour de lui, où, par cent voix diverses, du bonheur lui était promis, où des fleurs, de l'encens, des sourires, de l'amour allaient à lui comme autant d'offrandes versées sur les pas d'un conquérant.

Un conquérant... N'était-il pas un conquérant, en vérité, en cette heure, puisqu'il se trouvait être le mari, c'est-à-dire le maître, l'amant de cette Mary Hastings, de cette beauté blonde et fine, dont le Tout-Paris mondain chantait les louanges, vantait la grâce ; qui, jeune fille, avait déjà été sacrée reine des salons au travers desquels cependant glissent, hautaines ou fugitives, tant de silhouettes séduisantes, tant d'ombres exquises, jalousées et convoitées ?

Pierre Dorin était radieux et ne pouvait se douter que, près de lui, son vieux père — ce père qui lui avait voué une affection exclusive, presque farouche — était la proie d'une sorte de terreur née d'un incident qu'il ne pouvait qu'ignorer, et montait la garde, si l'on peut ainsi s'exprimer, devant sa joie, devant son rêve réalisé, comme le soldat à la porte d'une poudrière, dans la crainte fiévreuse du coup fatal qui va tout faire sauter.

Pourtant, aucun fait fâcheux ne vint

interrompre, à la sacristie, le traditionnel défilé des amis, devant les jeunes époux, et le colonel Dorin put accompagner ses enfants sans être, derechef, inquiété, chez lady Barnett, avenue d'Antin, où, dans le cadre luxueux d'un appartement moderne, un lunch attendait les invités.

Le colonel Dorin, depuis qu'il avait pris sa retraite, avait fixé sa résidence à Paris. Il habitait, dans le quartier de Passy, un délicieux petit hôtel situé avenue Raphaël, et il avait été convenu, avec lady Barnett, que les jeunes époux s'abriteraient sous son toit aussitôt après le mariage — entente qui facilitait même les occupations professionnelles du lieutenant Pierre Dorin, puisque cet officier avait obtenu d'être attaché au ministère de la Guerre.

C'était donc dans la villa de l'avenue Raphaël que le jeune couple devait se retirer, après la réception de lady Barnett, et le colonel, qui, décidément, était

fort nerveux ce jour-là, prenant bientôt congé de cette dernière, précéda, chez lui, ses enfants, sous le prétexte de veiller par lui-même aux soins à donner à leur définitive installation.

Lorsqu'il se trouva seul dans sa voiture, le vieux soldat qui, sans doute, s'était efforcé à dissimuler, après l'incident énigmatique qui l'avait tant ému, durant la cérémonie religieuse, ses impressions intimes devant ceux qui entouraient son fils — le vieux soldat parut s'effondrer sur lui-même, et, étreignant sa tête en ses deux mains crispées, eut comme un sanglot.

Puis, tandis que le coupé, remontant les Champs-Elysées, se dirigeait vers Passy, des mots confus, incohérents, presque indistincts, tombèrent de ses lèvres.

— Elle... elle... murmura-t-il. — Elle... reparaître ainsi, et en cette heure, après tant d'années écoulées dans le silence, dans l'oubli... Elle... Ah, la malheureuse... la malheureuse...

Cependant, après s'être un moment

abandonné à cet accès de désespoir, à la

détresse qui le torturait, le colonel sembla se calmer et, esquissant un geste vague de résignation ou de menace — on n'eût pu définir son attitude, alors — il s'enfonça dans l'un des coins de sa voiture et ferma les yeux, comme pour mieux s'isoler dans la pensée qui le tourmentait.

Ce fut ainsi qu'il arriva devant sa demeure.

Dès que le coupé s'arrêta, il sauta à terre et, vivement, entra chez lui.

Mais, comme il franchissait la dernière marche du perron qui conduisait au vestibule de la villa, son valet de chambre s'avança vers lui.

— Mon colonel, lui dit-il, une personne s'est présentée ici, pendant votre absence, demandant à vous voir.

M. Dorin, qui se disposait à se retirer en son appartement privé, eut presque un sursaut en entendant ces paroles.

— Une personne... dites-vous, Firmin, interrogea-t-il, est venue ici... aujour-

d'hui?... Quelle est cette personne?... Que me veut-elle?...

— C'est une dame... une dame en deuil, qui est venue ici, mon colonel... Quant à son nom, elle a refusé de me le faire connaître... J'ignore plus encore, par conséquent, ce qu'elle désire.

Le vieux soldat eut une contraction nerveuse.

— Eh bien, vous lui avez sans doute fait comprendre, reprit-il, que je ne reçois aucune visite aujourd'hui, et elle est partie, n'est-ce pas?

Le domestique hocha la tête.

— J'ai bien dit à cette dame, déclara-t-il, que mon colonel n'était visible pour qui que ce fût aujourd'hui; mais elle n'a pas voulu se retirer et elle attend dans le salon.

Devant cette affirmation, M. Dorin ébaucha un geste violent et son visage, que sabrait une moustache rude et blanche, s'empourpra comme sous le coup d'une congestion.

Mais, réprimant la colère qui paraissait l'animer et recouvrant, en apparence, sa quiétude, le vieux soldat, profondément triste, quitta son domestique et se dirigea vers sa chambre.

— Bien... bien... fit-il, en gravissant l'escalier de la villa, annoncez à cette dame, Firmin, que je vais la recevoir.

Lorsque, quelques minutes plus tard, il reparut au rez-de-chaussée de l'hôtel, après avoir échangé ses habits de cérémonie contre un vêtement d'intérieur, et entra dans le salon où l'attendait la visiteuse, il fut pris d'un grand frémissement.

Une femme, agée de quarante-cinq ans environ, élancée, élégante, merveilleusement belle encore, malgré la blancheur absolue et prématurée de sa chevelure, toute droite, au milieu du salon, se dressa devant lui.

En l'apercevant, le colonel eut tout d'abord un mouvement de recul ; puis,

raide, comme automatiquement, il s'avança vers elle.

— Vous .. vous ici... dit-il. Ah, je ne me suis donc pas trompé, tantôt... C'est bien vous qui étiez à la Madeleine, guettant sans doute le bonheur, la joie de mon fils, ainsi qu'une bête mauvaise guette sa proie !...

La femme, ainsi interpellée, pâlit affreusement et porta la main à sa poitrine qui se gonflait et palpitait violemment, comme pour en apaiser les mouvements.

— C'est bien moi, oui, fit-elle, lorsque les battements de son cœur lui permirent de parler, c'est bien moi qui étais à l'église ce matin, non comme vous m'en accusez, pour tenter de détruire le bonheur, la joie de votre fils... de ce fils, colonel Dorin, qui est aussi le mien, mais pour sourire à cette joie, à ce bonheur, mais pour en emporter le souvenir dans l'oubli, dans la mort que vous m'avez imposés, et pour tâcher d'en tirer quelque consolation dans les jours qui me restent à souffrir...

Le vieux soldat, tout à sa fureur, eut un éclat.

— Je ne vous crois pas... Vous mentez... s'écria-t-il, car, si vos intentions sont telles, pourquoi ce retour clandestin vers moi que vous avez outragé, vers ce fils que vous ne devez jamais connaître?... Pourquoi, surtout, votre présence dans cette maison, en une pareille heure?

— Mon retour n'a rien de clandestin, objecta celle que le colonel apostrophait avec tant d'irritation, puisque je ne me suis présentée à vous que dans le but de vous en informer, au cas où il fût resté ignoré de vous... Ce retour ne comporte, en outre, aucune menace, aucun péril pour mon fils, puisque ce fils ne peut, ne doit point me connaître.

Le colonel sembla se radoucir.

— Quelle garantie, dit-il, êtes-vous en mesure de m'offrir relativement à votre attitude, actuellement?... Ne dois-je pas tout craindre de vous, au contraire, en

vous voyant reparaître devant moi, malgré votre lointaine promesse de ne jamais troubler ma vie ?

— La parole d'une mère est une chose sacrée, colonel Dorin, poursuivit la visiteuse, avec une intense émotion, et je vous jure qu'en sortant de ma retraite, je n'ai point voulu tendre une embûche à la douceur de votre existence — je n'ajoute pas : à l'existence de mon fils, car, quels qu'aient été mes torts envers vous, je ne saurais admettre que l'on me prêtât l'odieux d'un tel sentiment.

— Soit, fit le colonel, je consens à croire que votre cœur maternel se refuserait, en effet, à briser le bonheur de votre fils. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi, je le répète, avoir violé votre serment, pourquoi être revenue vers l'époux, vers l'enfant que vous ne pouvez plus espérer reprendre ?

En écoutant cette dernière phrase, la malheureuse femme eut comme une

2.

défaillance et dut s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber.

— Ah, gémit-elle, je ne me souviens que trop de ce serment qu'après votre divorce, jadis, vous m'avez arraché... je ne me souviens que trop de cette promesse que, dans l'affolement de notre séparation, de l'outrage que je vous avais infligé, de la haine que vous me témoigniez, vous m'avez dérobée... je ne me souviens, oui, que trop de cette promesse, de ce renoncement atroce auquel vous m'avez contrainte et dont j'ai souffert depuis des années, dont je souffre, toujours, cruellement... Il ne faut pas, voyez-vous, demander à un être humain, à une pauvre âme vaincue par sa faute même, plus de résignation, plus d'héroïsme, dans l'expiation, que cet être, cette âme n'en peuvent donner... Je vous avais juré, après notre divorce, de ne plus vous revoir et, certes, j'aurais été fidèle à ma parole si je vous eusse laissé seul derrière moi... Je vous avais juré, aussi,

de ne plus revoir le fils, le cher petit qui était né de notre fugitive affection... Eh bien, j'en conviens, j'ai manqué à mon serment, en ce qui le concerne et, s'il faut tout confesser ici, je ne regrette pas d'avoir violé, selon votre expression, ce serment. — J'en souffrais trop, et c'est pour apaiser ma douleur que j'ai fait faillite à mes engagements. Et puis, quoi... Tant que le souvenir muet de mon fils a, seul, hanté mon cœur, j'ai pu résister au désir de le revoir... Mais, lorsqu'à ce souvenir, un écho de sa vie est venu se joindre, lorsque, par des journaux, j'ai appris ses succès, son mariage, son bonheur... oh, alors, voyez-vous, j'ai tout oublié du passé... Quelque chose qui a été plus fort que ma promesse, ma peine, ma résignation, mon renoncement, s'est levé en moi et m'a jetée vers mon enfant... Osez donc me blâmer !...

Le colonel avait écouté, avec attention, les paroles véhémentes de celle qui, en effet, avait été sa femme et, lorsqu'elle se

tut, étouffant ses derniers mots dans un sanglot, il se prit à marcher, de long en large, dans le salon ; puis, rompant le silence qui s'était établi entre lui et son interlocutrice, il l'interpella de nouveau.

— Eh bien, dit-il, vous l'avez revu, ce fils qui aurait dû, jadis, vous préserver de la honte... Et, maintenant, qu'allez-vous faire ?

La pauvre femme leva, vers son ex-mari, un regard pitoyable.

— Maintenant, murmura-t-elle, je vais m'en aller... retourner à l'oubli auquel je suis condamnée...

— Puis-je vous croire ? interrompit le vieux soldat.

— Vous le pouvez.

Le colonel, discrètement, esquissa un geste qui indiquait un congé à sa visiteuse.

Celle-ci comprit la signification de ce geste, mais elle ne bougea pas.

— Il faut nous séparer, madame, déclara

alors M. Dorin, non sans marquer quelque impatience.

La malheureuse mère parut chanceler et s'avança vers son hôte, en balbutiant :

— Je sais... je sais... fit-elle. — Il faut nous séparer, oui... il faut que je disparaisse et, cette fois, à jamais... Mais, auparavant, je voudrais... je voudrais...

Le colonel fronça les sourcils.

— Que désirez-vous encore de moi, madame? interrogea-t-il. — Parlez vite, car votre présence, ici, ne saurait se prolonger.

— Je voudrais, continua l'ex-Mme Dorin, vous prier de m'accorder une grâce...

— Une grâce?

— Oui.

— Laquelle?

— Je voudrais, avant de m'éloigner pour toujours de vous et de mon fils, obtenir le pardon du passé.

Devant cette prière, le vieux soldat se raidit et une sorte d'angoisse, faite de colère, de désespérance, passa sur son visage.

Puis, il étendit violemment le bras, coupant l'air d'un geste brutal; et un mot, un seul mot, cinglant ainsi qu'un coup de fouet, tomba de sa bouche :

— Jamais !

En écoutant ce suprême arrêt, la pauvre femme se redressa.

— Implacable... murmura-t-elle, toujours implacable... Fasse le Ciel que vous n'ayez jamais à vous repentir d'avoir été sans pitié pour moi, aujourd'hui.

Et, comme le colonel ne répondait plus à ses paroles, elle se dirigea vers la porte du salon et se trouva dans le vestibule de la villa.

Mais, comme elle allait en franchir le seuil, accompagnée par son ex-mari, elle recula, soudain, devant une apparition qui la terrifia : une jeune femme, en toilette nuptiale, montait lentement, un sourire aux lèvres, les marches du perron, suivie par un brillant officier — le lieutenant Pierre Dorin — son fils, à elle, la malheu=

reuse, autant qu'il était le fils de l'homme qui la chassait, pour la seconde fois, de son toit.

En apercevant son enfant si près d'elle, la pauvre femme se prit à trembler nerveusement et crut qu'elle allait s'effondrer. Puis, il lui sembla qu'en elle une force qu'elle ne se connaissait pas venait de naître et la poussait, impérieusement, vers ce fils dont elle avait voulu, en ce jour solennel, tout au moins bénir le bonheur.

Mais, tout à coup, alors que peut-être elle était prête à perdre la conscience de ses pensées comme celle de ses actes, une haute silhouette se profila derrière elle et, s'étant retournée à demi, elle vit que le colonel fixait durement sur elle son regard.

En cet instant, Pierre passa devant elle et la salua.

Elle le contempla, une seconde, ardemment, fiévreusement, et quittant enfin cette maison où il n'y avait pas de place pour elle, elle disparut bientôt dans

l'ombre des grands arbres qui ornent l'avenue Raphaël.

Comme elle s'éloignait, et avant même qu'elle fût sortie du jardin qui précédait

la villa, Pierre, qui la regardait fuir, interpella le colonel.

— Quelle est cette dame, père? demanda-t-il. — Je ne l'ai jamais vue ici.

Le vieux soldat, qui s'efforçait à témoigner un calme qu'il ne possédait pas, répondit avec une feinte indifférence :

— Cette dame... la dame qui sort d'ici?... C'est une quêteuse. Au nom de je ne sais trop quelle œuvre de charité, elle est venue solliciter de moi une aumône.

Le lieutenant eut un rire enjoué.

— Lorsqu'on est heureux, fit-il, il faut être bon. J'espère bien, mon vieux papa, que tu n'as pas repoussé la requête de cette personne et que tu as un peu garni la bourse de ses pauvres.

M. Dorin s'agita nerveusement.

— Naturellement... affirma-t-il.

Et, comme si les mensonges auxquels il était obligé l'eussent torturé, il tourna le

dos à son fils et rentra dans le salon de la villa, tandis que les jeunes époux se dirigeaient vers leur appartement, dans une envolée d'allégresse.

II

Le colonel en retraite Dorin éprouva sinon un chagrin, du moins une très vive contrariété, quand son fils, Pierre, lui annonça qu'il souhaitait de se marier et qu'il avait rencontré, dans le monde où il était fort lancé, celle dont il voulait faire sa femme.

En communiquant à son père son intime projet, le jeune homme, qui venait d'obtenir le grade de lieutenant dans un régiment de dragons, avait, en effet, heurté

en lui deux sentiments que le vieux soldat gardait en son cœur, presque fanatiquement.

Il adorait son fils qu'il avait élevé, veillant seul sur ses jeux, sur ses études, sur ses peines, sur ses joies, et, à la pensée que le mariage pouvait l'en séparer, un jour, il se raidissait comme devant l'approche d'un danger, comme devant une menace du destin. Il ne pouvait se familiariser avec cette idée que ce grand garçon qu'il s'obstinait, dans sa jalouse, dans son exclusive affection, à considérer comme le tout petit qu'il avait, jadis, fait sauter sur ses genoux — il ne pouvait se familiariser avec cette idée que cet enfant qui était toute sa vie, le quitterait, en une heure fatale, se détacherait de lui, s'en irait loin de son regard attentif, au bras d'une femme — d'une femme qui surgirait, entre lui et Pierre, comme l'ennemie du bonheur qu'il s'était créé, comme l'obstacle à la consolante quiétude de sa

vieillesse. — C'était là, de la part du colonel Dorin, de l'égoïsme, certes. Mais, cet égoïsme prenait une forme de tendresse si absolue, si passionnée, qu'on n'aurait pu le blâmer. N'y a-t-il point, en vérité, quelque chose de sublime, de divin, dans la sollicitude de certains pères pour leurs enfants, dans cet amour presque inquiétant qui croît en eux, devant les sourires comme devant les larmes de ceux que l'existence, sous des prétextes divers, leur vole, tôt ou tard, implacablement ?

Il serait faux de dire que ce profond amour qu'ont certains pères, pour les leurs, est d'essence inférieure à cet apparent stoïcisme que des parents trop pratiques, peut-être, affectent de professer, aujourd'hui, à l'égard de leurs rejetons. Chacun, dans l'humanité, clame la voix du sang — expression banale à force d'être employée, mais pourtant si juste — selon le rythme de son cœur, trace, sur la terre, le signe de sa tendresse, selon le

degré de sa nervosité. Aux uns, revien-

nent le calme, la froideur des jours im-

muablement vides d'émotions avouées ; aux autres, reviennent l'agitation, l'enthousiasme des heures sans cesse pleines de troubles forcément confessés. Or, parmi ces derniers, le colonel Dorin était l'un des plus sensitifs et la vision qui lui représentait son fils comme devant, en un temps indéterminé même, sinon le fuir, du moins échapper à ses caresses, le laissait pantelant, désemparé, ainsi qu'une épave roulant au gré des flots.

Cependant, l'angoisse, qui lui venait d'une séparation probable, entre lui et Pierre, n'était pas seule à le tourmenter lorsque l'hypothèse d'un mariage se levait en son esprit.

Le colonel Dorin, qui avait souffert du mariage en une époque déjà lointaine de sa vie, avait, instinctivement, l'effroi de l'inconnu qu'apporte avec elle l'union officielle, légitime — c'est-à-dire supposée durable — de l'homme et de la femme. Il eût voulu envelopper son fils d'une atmos-

phère de bonheur, et le mystère qui tombe sur deux époux, avec la parole légale du magistrat comme avec la bénédiction du prêtre, l'apeurait. Il se demandait ce qu'engendrerait ce mystère pour l'être qu'il chérissait et, dans l'évocation de ses souvenirs personnels, dans la lamentable désespérance de son propre passé, il se prenait à trembler, à se plaindre comme une faible créature devant l'épouvante d'un cauchemar, devant l'hallucinante tragédie d'une illusion.

Le colonel Dorin avait souffert du mariage et c'était, en effet, un drame poignant de triste passion, de douloureux affolement, qu'il avait vécu jadis.

Alors qu'il était le commandant Dorin, vers ses quarante-trois ans, il avait rencontré, sur sa route, une jeune fille de dix-huit ans, Thérèse de Listrac, dont il s'était ardemment épris.

Dédaignant de noter les inconvénients qui pouvaient résulter, dans le mariage,

de l'énorme différence d'âge qui existait entre Thérèse et lui, il avait demandé sa main à ses parents et, comme il était riche, fort brillant officier, mondain, instruit, ceux-ci, très fortunés également, avaient agréé sa requête.

Mlle de Listrac, de son côté, semblait accueillir avec joie l'hommage de M. Dorin, et l'accord étant ainsi complet entre tous, le mariage avait été rapidement conclu.

Une année après cet événement, Mme Dorin avait donné le jour à un fils qu'on avait nommé Pierre et, dès lors, la félicité de l'officier avait été entière.

Mais, son roman devait avoir un cruel épisode.

Comme M. Dorin venait d'être promu au grade de colonel et comme le petit Pierre venait d'atteindre sa sixième année, un drame s'abattit sur son toit et bouleversa sa vie.

La jeune femme, qui était très mondaine et que son mari, confiant, laissait

errer au travers des salons parisiens, en toute liberté, s'oublia dans une aventure scandaleuse, dans une sotte et vulgaire intrigue dont les conséquences fatales frappèrent le colonel, au plein de son bonheur, d'un abominable, d'un irréparable outrage.

M. Dorin était un sensitif, mais, tout autant, un homme énergique.

Mis en face de son infortune, il ne s'attarda point en des récriminations vaines. Il se sépara immédiatement, emmenant son fils avec lui, de celle qui l'avait méconnu et le divorce, sur sa requête, ayant à tout jamais brisé, entre elle et lui, les liens qui les avaient unis, il lui imposa une attitude, une règle de conduite à laquelle, d'ailleurs, elle ne tenta pas de se soustraire, à laquelle elle jura, sur son affection maternelle qui s'effondrait dans le désastre de son existence, de se conformer docilement, dans le présent ainsi que dans l'avenir.

Au cours du dernier, du suprême entretien qu'il eut alors avec celle qui avait été sa femme, le colonel fut impitoyable, en effet.

— Vous devez disparaître, lui dit-il, dans l'intérêt même de notre fils, au nom

même du respect qu'il ne peut cesser d'avoir pour vous. — Le jugement de notre divorce ne mentionne point le véritable motif de notre séparation. J'ai voulu, afin que Pierre n'ait jamais à rougir de vous, que cette séparation eût une

cause officielle avouable. On nous a désunis, ne l'oubliez pas, simplement parce qu'une grande incompatibilité de pensée, de sentiment, existe entre nous, et, plus tard, quand notre fils sera homme, cette seule raison lui expliquera pourquoi sa mère n'est point demeurée auprès de moi. C'est donc dans le saint mensonge de cette légende que je l'élèverai. Je lui dirai que vous étiez, pour lui, une bonne mère, que vous l'aimiez tendrement, que vous êtes allée loin, très loin et que jamais je n'ai plus entendu parler de vous... de vous, morte, sans doute, dans un lieu resté ignoré de moi. Et Pierre me croira et Pierre bénira, chérira votre mémoire parce qu'il ne saura point quelle femme vous avez été. — Mais, écoutez-moi bien : cette fable que j'invente ici, devant vous, pour la quiétude future de notre fils — cette fable doit être sacrée pour vous. Je ne possède, évidemment, aucun moyen pour vous forcer à la retenir et à en obser-

ver les prescriptions ; mais, si jamais, dans un défi que je ne veux pas prévoir, dans un coup de folie dont je ne veux pas vous supposer capable, vous tentiez de vous dérober aux obligations qu'elle vous dicte, je vous punirais en disant à votre fils ce que vous avez fait, en lui révélant le drame atroce que vous avez jeté dans ma vie. Vous cesseriez, alors, d'être pour lui la mère douce et pure dont je lui aurais fait le portrait, et il comprendrait qu'il doit vous haïr parce que vous m'avez fait souffrir, parce que vous avez failli à vos devoirs.

La malheureuse femme qui, à la suite de sa faute, avait imploré le pardon de son mari, avait eu un gémissement, en entendant cet arrêt ; mais, comme elle aimait son enfant, comme elle redoutait qu'il sût jamais qu'elle avait, un jour, cessé d'être honnête, elle s'était soumise aux volontés du colonel et, dans un sacrifice qui la relevait, certes, devant la loi

divine, comme devant la simple humanité, elle s'était éloignée, résignée à ne plus reparaître en face de ceux qui avaient été les siens.

Et elle avait fidèlement, pieusement, depuis cette terrible scène, vieille de vingt ans déjà, observé le serment qu'elle avait prononcé devant le colonel, tenu la parole qu'elle lui avait donnée.

Elle s'était enfuie — nul n'aurait pu dire vers quelle contrée désolée de sa désolation même — et elle n'avait jamais plus fait entendre l'écho de sa voix à ce fils qu'elle pleurait autant que si la pierre d'un tombeau eût recouvert sa dépouille, et elle avait renoncé, même, à porter son nom de jeune fille — ses parents étant morts depuis son mariage — pour se réfugier entière dans une sorte d'anonymat, pour devenir Mme de Vère — une inconnue qui passe, ici ou là, ne laissant nulle part trace de ses pas.

Elle s'en était allée, oui, perdue dans la

foule ou retirée en quelque solitude, jusqu'à l'heure où, apprenant le mariage, la joie, la triomphante jeunesse de son fils, elle n'avait plus eu la force de s'éterniser dans son martyre, elle n'avait plus eu la conscience de sa promesse et avait voulu rendre à son cœur dont, sans doute, les battements s'éteignaient, un peu de vie — arracher au destin, dans la vue de celui qu'elle avait bercé, jadis, un éphémère sourire — lueur falote et dernière devant éclairer les ténèbres de son âme avant que, de ses lèvres, s'envolât vers l'absent, vers l'enfant inconscient de sa torture, le souffle suprême du suprême adieu.

A la suite du drame qui avait bouleversé sa vie, le colonel Dorin avait éprouvé comme un dégoût de tout — êtres et choses — et, renonçant même à poursuivre une carrière qui, pour lui, jusqu'alors, avait été si brillante, envahi par un profond découragement, devant l'ina-

nité des satisfactions humaines, il avait pris une retraite prématurée, se consacrant ainsi tout entier à son fils, au cher bambin qui, seul, désormais, devait lui rappeler qu'il y avait peut-être encore du bonheur pour lui, ici-bas.

L'enfant — le petit Pierre — avait alors six ans environ, et dans l'inconscience qui caractérise cet âge, n'avait que peu souffert de la séparation de son père et de sa mère.

Certes, en ne voyant plus celle qui l'avait tant bercé de caresses, qui l'avait tant couvert de baisers, il avait bien, parfois, formulé d'embarrassantes questions, il avait bien exprimé de confuses inquiétudes — réclamant, par exemple, sa « petite mère, » exigeant sa présence impérieusement, voulant savoir où elle se trouvait et pourquoi elle ne répondait plus à son appel.

Mais, M. Dorin, qui avait prévu ces crises de tendresse, intermittentes chez

son fils, s'était préparé à en apaiser l'acuité et, chaque fois que l'enfant évoquait le souvenir de sa mère, il s'ingéniait à détourner sa pensée de ce souvenir, en faisant naître, autour de lui, quelque incident susceptible d'accaparer, même passagèrement, son attention.

C'était, là, le dérivatif qu'il donnait habituellement à la curiosité anxieuse de son fils ; mais, il fut bientôt obligé, devant l'insistance du petit Pierre à parler de sa mère, de frapper plus nettement son imagination, au sujet de son éloignement.

Et la scène qui se produisit, alors, fut sûrement la plus cruelle que le colonel eut à subir, en ces douloureuses circonstances.

Comme, un soir, le petit Pierre allait se mettre au lit et, avant de se retirer dans sa chambre, embrassait son père avec effusion, il s'arrêta tout à coup dans son étreinte et, regardant autour de lui, semblant chercher quelqu'un, demanda :

— Papa, est-ce ce soir que petite mère

va revenir pour m'embrasser, avant de m'endormir, comme elle m'embrassait... tu sais... bien fort, bien fort?...

A ces mots, le colonel eut un tressaillement. Puis, sous l'influence de ce naïf et tendre désir, il sentit que son cœur se gonflait, que ses yeux se voilaient et il détourna la tête pour que son fils ne vît point l'expression de souffrance qui venait de contracter son visage.

Tout d'abord, ne sachant trop que répliquer à l'enfant qui attendait une réponse, il demeura silencieux; mais, il comprit vite que le temps des expédients, des explications équivoques était passé entre lui et son fils, et il se résolut à délivrer son âme de l'obsession presque maladive qui paraissait la tourmenter.

Il tenait Pierre sur ses genoux. Ayant appuyé fiévreusement, sur le front de l'enfant, ses lèvres brûlantes, il le mit à terre et, le plaçant bien en face de lui, il lui dit :

— Ecoute-moi bien, mon chéri... Non,

tu ne verras point encore ta petite mère, ce soir, et comme toujours, depuis qu'elle est partie, je t'embrasserai pour elle avant que tu t'endormes...

L'enfant interrompit son père.

— Pourquoi elle est partie, petite mère; pourquoi elle n'est plus chez nous?...

M. Dorin se raidit contre l'angoisse qui le saisissait.

— C'est, justement, ce que je voulais t'apprendre, fit-il, afin que son absence ne t'étonne plus, ne te fasse plus de chagrin, surtout... Ta petite mère a été forcée de nous quitter, pour faire un voyage qui durera longtemps, longtemps, qui durera toujours, peut-être...

Pierre eut un cri :

— Non, pas toujours... Petite mère reviendra... Dis que petite mère reviendra...

Un sanglot creva dans la gorge du colonel.

— Eh bien, oui, elle reviendra, déclara-

t-il ; mais, actuellement, elle est loin, bien loin de nous et restera longtemps absente, je le répète... Aussi, il ne faut plus songer à elle que pour l'aimer comme si elle était là, auprès de nous, et non pour pleurer en exigeant sa présence, puisqu'elle ne peut plus t'entendre... Est-ce bien promis, cela, mon bon chéri, et seras-tu raisonnable à l'avenir ?... Dis-toi bien que ta petite mère doit rester là-bas, tout là-bas, en des pays où des affaires très importantes la retiennent, et ne la réclame plus ainsi, à chaque instant, car cela te fait une grosse peine et, tu ne l'ignores pas, lorsque tu as de la peine, je deviens vieux, très vieux, et il me pousse tout plein de cheveux blancs...

A cette évocation de vieillesse, à cette vision de cheveux blancs que les enfants câlinement élevés ne peuvent pas ordinairement supporter, lorsqu'elles concernent leurs parents, Pierre se récria :

— Je ne veux pas que tu deviennes

vieux... je ne veux pas que tu aies des cheveux blancs...

M. Dorin profita de cette diversion de sentiments qu'il venait de faire naître chez

son fils, pour obtenir de lui une manifestation formelle de volonté.

— Voyons, voyons, dit-il, en caressant la tête de l'enfant, ne te désole pas ainsi... Je ne deviendrai pas vieux et je n'aurai pas de cheveux blancs, c'est entendu... Mais, pour cela, il faut que tu me promettes d'être bien sage, dorénavant, et de ne plus réclamer ta petite mère puisqu'elle ne peut, tu le sais, maintenant, répondre à ton appel.

Le pauvre petit se pressa, alors, tout contre son père et, donnant libre cours aux larmes qui emplissaient ses yeux, depuis le commencement de cette scène, il eut, dans un murmure entrecoupé de sanglots, une phrase exquise de naïveté, mais lamentable de résignation.

— Je te promets... je te promets..., balbutia-t-il, de ne plus dire à petite mère de revenir pour m'embrasser... mais elle reviendra, tout de même, dis?...

Le colonel était à bout de forces.

— Oui... oui... prononça-t-il, à mi-voix, elle reviendra...

Et, saisissant l'enfant entre ses bras, il l'emporta dans sa chambrette, en bégayant des mots confus :

— Ah, mon petit... mon cher petit !... ah, mon petit... mon petit !...

A dater de ce moment, Pierre ne se retourna plus vers l'image de sa mère — de « petite mère » — pour lui tendre des mains désespérées, ainsi qu'il en avait la maladive coutume, depuis sa disparition, et le colonel put se consacrer à lui, veiller sur sa chancelante jeunesse, en dehors de toute nervosité dangereuse.

Il eut pour lui des soins, des attentions de femme, si l'on peut ainsi parler, et il entretint son âme tout autant dans l'affection, dans l'amour de cette mère à jamais perdue, semblait-il, que dans la tendresse exclusive dont il l'enveloppait.

Cependant, vint une heure où Pierre fut un adolescent et où il fallut bien que

le colonel se décidât à lui faire connaître sinon la vérité exacte, concernant sa séparation d'avec sa femme, du moins une partie — la partie avouable et officielle — du secret que, jusqu'alors, il lui avait si obstinément caché.

Le jeune homme éprouva une grande tristesse, une poignante émotion en apprenant la désunion, le divorce de son père et de sa mère, en constatant surtout, sans parvenir à le comprendre, l'éloignement si absolu de cette dernière, l'indifférence presque qui, à ses yeux de fils aimant, avait caractérisé, à son égard, cet éloignement.

Mais, il ne tenta point de forcer son père à une confidence plus complète, à ce sujet, et il s'inclina devant sa peine lointaine et apaisée, tout en plaignant celle qui, sans doute, pensait-il, avait eu une large part de cette peine.

— Mon enfant, lui avait dit le colonel, tu t'es peut-être souvent demandé pour-

quoi ta mère n'étant point morte — n'étant point morte que je sache, tout au moins — ne se trouve pas auprès de moi, ne paraît jamais chez moi. Je te dois, maintenant que tu es un homme, une confession à ce propos. — Ta mère et moi, nous nous sommes séparés l'un de l'autre, jadis, alors que tu avais à peine six ans, parce que la vie, entre nous, par suite de trop profondes divergences de caractère et de sentiments, était devenue impossible. Qui, de nous deux, eut les premiers torts, en cette douloureuse circonstance? Je ne veux plus le savoir et j'admets, volontiers, que je fus le plus coupable. Nous nous quittâmes donc et ta mère s'en alla de son côté, pour ne plus revenir. Elle te laissait à moi et il ne faut pas lui en vouloir si elle n'a jamais cherché à te revoir. Ta mère t'adorait; mais, qui pourrait dire les obstacles que l'existence mit, depuis notre séparation, sur son chemin, et qui l'empêchèrent, sans

doute, de tenter, même, de poser sur ton front un fugitif baiser?... Elle s'en alla et, depuis la minute suprême de nos adieux, je n'ai plus entendu parler d'elle, je n'ai point su ce qu'elle était devenue... Morte... est-elle morte?... Je suppose qu'elle a dû périr dans un naufrage, car, j'appris — il y a bien longtemps, déjà — qu'elle s'était embarquée pour un voyage en Amérique, quelques mois après notre divorce, et le transatlantique sur lequel elle avait pris passage, se perdit, loin de toute terre, dans un incendie... Une trentaine de personnes, à peu près, furent sauvées, dirent les journaux de l'époque, par un steamer espagnol qui faisait route, également, vers New-York et, parmi les noms de ces personnes, celui de ta mère ne se trouvait pas. — Depuis lors, je l'ai considérée comme morte et rien n'est venu détruire ma conviction, dans les années qui succédèrent à cet événement. En te disant donc, lorsque tu étais tout petit, que ta mère

était partie pour un voyage dont elle ne reviendrait sans doute jamais, tu le vois, je ne te trompais pas. Tu l'a pleurée, alors, bien souvent. Tu peux la pleurer encore, car elle t'aimait bien, car c'était — les actes de notre divorce en font foi — une honnête femme...

En prononçant ces derniers mots, le colonel mit comme une contrainte dans sa voix et ne put se défendre d'un frémissement.

Mais, Pierre ne remarqua point son mouvement.

— Mon pauvre cher père, répliqua-t-il, simplement, depuis que je ne suis plus un gamin inconscient des choses, je me suis bien douté que ta séparation d'avec ma mère, que toute cette histoire de voyage que tu m'avais contée, autrefois, et dans la croyance de laquelle tu m'avais laissé, devaient avoir pour cause quelque drame cruel. Mais je n'eusse jamais, en dehors de ton initiative, cherché à connaître cette cause, tu peux en être assuré.

M. Dorin prit la main de son fils.

— Tu es un brave enfant, je le sais, fit-il, et je n'ai pas besoin de ton affirmation pour être certain que jamais le plus léger chagrin ne me viendra de toi. Mais, vois-tu, je ne pouvais te cacher toujours le secret de ma vie et l'heure a sonné, enfin, où tu devais en être informé.

Et il ajouta, en tendant ses bras à Pierre :

— Allons, embrasse-moi, embrasse-moi bien fort, comme au temps où tu étais tout petit... Et aimons-nous toujours...

Le jeune homme se précipita, alors, sur la poitrine du vieux soldat et l'étreignit nerveusement.

III

Depuis l'explication qui avait eu lieu, entre le colonel et son fils, au sujet de la disparition de Mme Dorin, il n'avait plus été question, entre eux, de ce drame lointain et ils avaient continué de vivre tranquilles, heureux, reposés dans leur mutuelle affection.

Pierre, bientôt, était entré à l'Ecole de Saint-Cyr, en était sorti dans un bon rang et, ayant été envoyé dans un régiment en province où le colonel, d'ailleurs,

l'avait suivi, rompant ainsi, par amour paternel, avec toutes ses chères habitudes, n'avait point tardé à revenir à Paris, grâce à de précieuses influences, en qualité d'attaché au ministère de la Guerre.

Ce retour avait permis au colonel de rentrer en sa jolie demeure de l'avenue Raphaël, à Passy, et le vieux soldat semblait n'avoir plus de joie à souhaiter ou de tristesse à redouter, quand l'incident du mariage de son fils vint, encore une fois, troubler son existence.

En apprenant que Pierre aimait une jeune fille dont il voulait faire sa femme, M. Dorin pâlit et évita de répondre trop catégoriquement au lieutenant.

Cependant, comme il ne pouvait rester muet devant une telle communication et comme, aussi, il craignait que son fils, ayant remarqué son émotion, ne l'interprêtât faussement, il se décida à l'interroger.

— Ainsi donc, mon grand gamin, lui dit-il, en affectant un calme qu'il ne possédait pas assurément, voilà que tu es amoureux et que, sans crier gare, tu m'annonces que tu désires te marier avec une jeune personne dont les beaux yeux t'ont séduit... Voyons... voyons... il me semble que c'est aller, là, bien vite en besogne... Ne t'abuses-tu point sur la nature réelle des sentiments que tu éprouves pour cette jeune personne... Et, aussi, es-tu bien certain de la sincérité des sentiments que tu crois lui avoir inspirés ?

Pierre eut un clair sourire.

— Miss Mary Hastings et moi, père, répliqua-t-il, nous nous aimons profondément, et...

Le colonel l'interrompit.

— Ah, ah, fit-il, miss Mary et toi, vous vous aimez tant que cela ! — En vérité, s'il en est ainsi, il faut avouer, mon grand fils, que tu sais joliment bien garder un secret, car du diable si je me serais douté qu'un

roman s'ébauchait auprès de moi... Ton affirmation, en tous cas, est excellente en ce sens qu'elle m'apprend le nom de celle que tu adores...

Et il ajouta :

— C'est une Anglaise ou une Américaine, d'après ce que j'entends... Hum... L'étranger, tu le sais, ne m'a jamais rien dit qui vaille, en matière d'amour comme en toute autre... et j'eusse préféré que ma bru fût une Française, mais...

A son tour, Pierre coupa la phrase de son père.

— Miss Mary Hastings est Anglaise, déclara-t-il, et je t'assure, père, que si toutes les étrangères lui ressemblaient, tu serais bien vite réconcilié avec l'univers.

— C'est entendu, grogna le colonel, tu es amoureux et tu pares « l'objet de ta flamme », ainsi qu'on disait jadis, de toutes les qualités.

Et comme le jeune homme protestait,

du geste, contre ces paroles, le vieux soldat poursuivit :

— Le mariage ne m'ayant point donné les satisfactions que j'en espérais, je ne suis pas, en principe, favorable au mariage ; mais je me rends fort bien compte que tu ne peux penser ainsi que moi et que, si tu crois rencontrer le bonheur dans une union de ton choix, je n'ai pas le droit, en vertu d'une philosophie fatalement égoïste, de m'opposer à la réalisation de tes vœux. Donc, tu aimes une jeune fille et tu affirmes que tu es aimé d'elle ; c'est parfait, mais non suffisant. Veux-tu que nous parlions, sérieusement, de la communication que tu viens de me faire et que nous en tirions les conséquences qu'elle comporte ?

— Je suis à ta disposition, père, dit le lieutenant, et je suis prêt à répondre à toutes les questions que tu jugeras devoir m'adresser.

— Avancez à l'ordre, alors, monsieur !

fit le colonel, qui cherchait à atténuer la sécheresse d'un interrogatoire par une jovialité apparente — et suivez bien mon discours. Tout d'abord, qu'elle est cette miss Mary Hastings, cette jeune personne dont vous êtes épris, et d'où sort-elle?... Comment se fait-il, ensuite, que moi, votre père, je ne la connaisse pas?

Devant la forme que M. Dorin donnait à ses questions, Pierre se mit à rire.

— Vous allez être renseigné, mon colonel, prononça-t-il, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'écouter.

Et, se rapprochant de son père, qu'il embrassa, il murmura :

— Et tu seras content, mon vieux papa, lorsque tu sauras qui est miss Mary, et tu l'aimeras de tout ton cœur...

Pierre, s'étant assis en face du colonel, continua :

— Miss Mary Hastings est Anglaise, je te l'ai dit, et habite, depuis longtemps déjà, avenue d'Antin, avec sa sœur aînée

qui est âgée d'une quarantaine d'années environ et qui est veuve d'un membre de la Chambre des Communes, sir Barnett, dont le nom n'est pas sans éclat outre-Manche. — Les deux sœurs devinrent orphelines d'assez bonne heure et se partagèrent une fortune considérable que laissaient leurs parents. — Miss Mary a vingt et un ans et, comme elle perdit les siens alors qu'elle était tout enfant, ce fut sa sœur aînée qui, déjà mariée à sir Barnett, l'éleva. Lorsque celui-ci mourut, les liens d'affection qui unissaient les deux sœurs se resserrèrent encore, si possible, et elles ne vécurent plus que l'une pour l'autre, l'aînée prodiguant à sa cadette tous les témoignages de la plus exquise tendresse. Elles résidaient, tantôt à Londres, tantôt dans une propriété qu'elles possédaient en Ecosse, alors; mais, le climat de l'Angleterre s'étant trouvé défavorable à miss Mary, lady Barnett résolut de quitter son pays et de venir se fixer à

Paris, où, d'ailleurs, elle était connue dans la société mondaine, y ayant des attaches d'amitié et même de famille. Ces dames s'installèrent donc ici, avenue d'Antin, et c'est dans le monde que je les ai rencontrées, chez la comtesse Le Gonidec, mère de l'un de mes camarades de promotion, dont le salon, très fermé, offre comme une sorte de garantie morale à ceux qui le fréquentent. — C'est là que j'ai vu miss Mary, et c'est là que je l'ai sinon aimée, du moins que j'ai senti naître en moi, pour elle, une sympathie profonde. Lady Barnett reçoit et, ayant été présenté à elle, ayant été invité chez elle, j'ai ainsi mieux appris à connaître celle que je souhaite aujourd'hui pour femme. Je l'ai adorée, alors, et, comme je sais qu'elle m'aime, comme je sais que sa sœur approuve les sentiments que nous avons l'un pour l'autre, j'ai pensé que je pouvais te confier mon projet. Ce projet s'est formé en dehors de toi, il est vrai, et

tu serais, sans doute, fondé à me garder rancune du silence que j'ai observé, à ton égard, jusqu'à présent ; mais, tu ne seras point aussi méchant et, comme il n'y a rien de mystérieux à ce que tu n'aies point connu ma fiancée et sa sœur, puisque tu sors peu, puisque tu refuses habituellement de te rendre dans le monde, puisque même tu n'as jamais eu de relations avec la comtesse Le Gonidec, tu consentiras à m'accorder la joie que je te demande, tu consentiras à ce que je devienne le mari de celle qui est actuellement, avec toi, toute ma vie.

Le lieutenant se tut et attendit, non sans quelque anxiété, la réponse de son père.

Le vieux soldat était grave et paraissait se recueillir.

— Mon cher enfant, dit-il, enfin, tu ne doutes pas que je ne fasse tout pour que tu sois heureux, n'est-ce pas ? Jusqu'en cette heure, je t'ai enveloppé d'autant de bon-

heur qu'il m'a été offert de t'en procurer, et puisque tu me déclares que ce bonheur qui te vient de moi peut être augmenté par un autre qui te viendra d'une femme que tu aimes et qui t'aime, je consens à ce que tu l'acceptes. Si les choses sont telles, en effet, que tu me les a présentées, je ne vois pas bien quelles objections j'opposerais à ton désir. Il y a de l'honneur, m'affirmes-tu — et je te sais bon juge en cette matière — dans la famille où tu veux entrer ; cela suffit à mes exigences et si, en outre, ta future femme est la jeune fille accomplie, charmante, que tu dépeins, il est évident que je la gâterai comme si elle était vraiment mienne. Donc, mon petit Pierre, marie-toi selon le choix de ton cœur, et puisse la félicité que tu souhaites ne pas trop te faire oublier le vieux père pour qui, toi aussi, tu es toute la vie.

Une grande émotion s'était emparée du colonel, en prononçant ces mots, et sa voix chevrotait comme étranglée par un

spasme nerveux, par un sanglot contenu.

Pierre se sentit bouleversé par ce témoignage d'immense affection et il étreignit son père avec force, reprenant, à son insu et instinctivement, des paroles d'enfant pour le consoler, pour le soustraire à la détresse intime qu'il devinait en lui.

— Papa... mon cher papa... s'écria-t-il, ne pleure pas... je ne veux pas que tu pleures... je veux que tu sois heureux avec moi... Nous serons deux, bientôt, pour te chérir... Ah, mon papa... mon cher papa, comme tu es bon et comme je te remercie de ta tendresse...

De grosses larmes perlaient sur la moustache du colonel; mais il les essuya, comme honteux de sa faiblesse paternelle et il eut un sourire.

— Oui, oui, gronda-t-il, je suis bon... je suis un cher petit papa... Mais je ne suis tout cela, mauvais gars, que parce que je fais ce que tu veux, hein?... Allons,

prépare-toi à annoncer ma visite à lady Barnett...

Et il ajouta, entre ses dents :

— Ce qui me chiffonne, tout de même, en cette affaire, c'est que tu me donnes, pour fille, une étrangère... Pourquoi diable ne t'es-tu pas mis à aimer une Française ?...

Le jeune homme ne répliqua rien à cette boutade mi-sérieuse, mi-plaisante.

Il avait gagné son père à sa cause et son âme était radieuse.

Trois mois environ après cet entretien, le mariage du lieutenant Dorin et de miss Mary Hastings eut lieu et, comme, dans cette union, Pierre trouvait le bonheur, le colonel songea que peut-être il aurait eu tort de s'opposer à son accomplissement, en souvenir des amertumes qu'il avait personnellement éprouvées dans son ménage.

Il réfléchit mieux aux choses de la vie

et se dit, non sans raison, que, si le mariage ne lui avait pas été favorable, il ne résultait pas nécessairement, de ce fait, qu'il dût être néfaste à son fils.

Le brave homme, dans l'existence familiale nouvelle qui lui était offerte comme une douceur enveloppant sa vieillesse, eût donc ressenti une joie sans mélange, si la visite imprévue que son ancienne femme lui avait faite, si le retour inopiné de la mère de Pierre, ne lui eussent communiqué une inquiétude, un trouble, une appréhension qui ne cessaient de l'obséder et qui lui faisaient redouter, pour la paix du jeune foyer sur lequel il veillait, quelque vague danger.

Obstiné dans la rancune, dans la haine, presque, qu'il portait contre le passé, il ne parvenait pas à s'expliquer le motif réel qui avait conduit son ancienne femme à reparaître devant lui, en une heure solennelle; et, rendu méfiant par la souffrance endurée jadis, il n'acceptait qu'avec beau-

coup de réserve, qu'avec une extrême circonspection, la raison que l'ex-Mme Dorin lui avait donnée de ce qu'il nommait sa résurrection.

Il l'avait, sincèrement crue morte, dans une catastrophe, dont il avait fait le récit à son fils, et vraiment, quoique légalement il n'eût pu établir la fin dramatique de son ancienne femme, il s'était tellement habitué à l'exactitude de sa pensée, qu'il avait peine à s'imaginer le retour de la malheureuse.

Dans un ressentiment injuste d'homme ayant subi la violence d'un implacable destin, il suspectait l'action, pourtant si simple, si humaine, de cette mère, désireuse de revoir son enfant; et, examinant le motif ainsi que le but de cette action, il en arrivait à se persuader que le seul amour maternel n'en avait pas dicté la manifestation.

Cependant, comme plusieurs mois s'écoulèrent, après le mariage du lieutenant

Dorin, sans que la tragique visiteuse de

naguère se fut remontrée, le colonel sentit

s'apaiser son inquiétude, à son sujet, et, pris tout entier par la tendresse filiale qui se levait autour de lui, qui se dégageait des deux sourires réunis de Pierre et de Mary, il se laissa bercer par la félicité dans laquelle vivaient ses enfants et dont une part lui appartenait.

Tout d'abord, sinon un peu froid, du moins légèrement contraint devant la jeune femme à laquelle il reprochait, en lui-même, une nationalité qui ne lui avait jamais inspiré beaucoup de sympathie — le vieux soldat s'était bientôt livré à la grâce exquise, au charme délicat, à l'affection profonde de sa belle-fille; et, répudiant, avec une colère comique contre lui-même, les préventions qu'il avait eues envers elle, il s'était mis, étant adoré d'elle, à la chérir, mêlant en une même passion paternelle le souci de son bonheur et de celui de Pierre.

Et, en vérité, la jeune femme méritait bien ce bonheur que le vieux soldat,

associé à son fils, cherchait à lui prodiguer.

Très-douce, elle avait l'âme aussi blonde que sa blonde chevelure, si l'on peut ainsi parler, et dans le rayonnement d'élégance, d'affinement, qui se dégageait d'elle tout entière, passait une marque de bonté qui la différenciait des femmes, des mondaines qu'elle fréquentait ordinairement, et dont le signe caractéristique est plutôt fait de scepticisme, d'ironie, de cruauté qui n'ont leur excuse que dans l'inconscience de celles qui, sottement fanfaronnes de défauts dont elles ne comprennent pas toujours la portée philosophique et humaine, les pratiquent.

Mary Hastings — maintenant Mme Pierre Dorin — avait été élevée simplement par sa sœur, lady Barnett, et elle était restée, après son mariage, la créature délicieuse, candide, sans ridicule pruderie, qu'elle avait toujours été.

Elle avait aimé Pierre, elle lui avait

donné tout son cœur, et elle était de celles qui ne faillissent jamais à l'offre qu'elles ont faite de leur beauté ainsi que de leur âme.

Elle était de celles — il en est encore, même en notre modernité décadente — qui préfèrent, dans le mariage, dans l'amour, la mort au parjure, comme aussi qui se sentent blessées, irrémédiablement, par le mensonge de celui en qui elles placent leur foi.

Le seul reproche que de trop austères esprits eussent été fondés à lui adresser peut-être, se fût rapporté à la très grande liberté d'allures qui, habituellement, la particularisait. Mais, ce reproche eût été sinon un peu puéril, du moins inutile ; car, si la jeune femme paraissait fort indépendante en son attitude, rien de pervers n'était en elle quant à la pensée qui était susceptible de lui prêter cette attitude ; car elle ne devait son indépendance de langage et d'actions qu'à l'éducation spé-

ciale qu'elle avait reçue et qui était simplement conforme à celle que tant de jeunes filles anglaises ou américaines, connaissent dès leur enfance.

Cette liberté d'allures ne lui messeyait pas, d'ailleurs, et elle en tirait même comme le bénéfice d'un charme moral non vulgaire, d'une séduction physique peu commune.

Telle qu'elle s'affirmait donc, Mary Hastings était une fort originale petite personne et il n'était point étonnant que le colonel Dorin eût subi l'influence de sa grâce enchanteresse, comme son fils Pierre s'était soumis à celle de son sourire.

Des mois, déjà, s'étaient écoulés depuis l'heure du mariage de Pierre et de Mary, et, tout entiers à l'ivresse d'être l'un à l'autre, de boire le bonheur à la même coupe, les deux jeunes gens ne s'étaient guère aperçus des moments envolés.

Indépendamment, même, de la félicité qu'ils goûtaient, intimement, tant d'autres

joies leur étaient offertes qu'ils n'auraient su ou pu, vraiment, compter les minutes qu'ils vivaient, suivre, dans l'infini des choses, l'ombre mélancolique des jours qui naissent, marchant rapidement vers le néant, et qui meurent, ajoutant un atome d'inconnu, de mystère, dans l'ignorée, dans la mystérieuse éternité.

Le monde, en effet, sollicitait Pierre et Mary, et les salons s'étant emparés d'eux, ils furent bientôt entraînés, comme à leur insu, dans ce tourbillon de fêtes et de plaisirs qui semblent tout exprès créés pour la plus grande gloire de la Société parisienne.

On était, alors, en hiver et le colonel, qui ne possédait plus ses enfants aussi souvent le soir, auprès de lui, parut sinon prendre ombrage, du moins s'inquiéter de leurs sorties presque quotidiennes, de leur mouvement de luxe un peu anormal.

Il se renseigna, nota les noms et la qualité de ceux que fréquentaient Pierre

et Mary, et, quoi qu'il n'eût aucunement l'intention d'apporter une entrave à leurs satisfactions, il ne put dissimuler une grimace de mécontentement en constatant la multiplicité de ces satisfactions.

En outre, ayant appris que Mary, en raison de sa nationalité, se montrait dans la plupart des salons exotiques de Paris et recevait les familiers de ces salons, il conçut de ce fait une sorte d'irritation qu'il cacha tout d'abord au fond de lui-même, mais qu'il ne se défendit plus, bientôt, de communiquer à son fils.

Il hésita pourtant assez longtemps, avant de présenter à cet égard une observation à Pierre, car il s'était imposé comme principe, depuis le mariage du lieutenant, de ne jamais s'immiscer à l'intimité du jeune ménage qui résidait sous son toit; mais, l'intérêt puissant qu'il prenait à tout ce qui concernait les siens, ne lui permit pas de demeurer silencieux en cette circonstance, et ce fut dans une

impulsion dont il n'était plus le maître, qu'il sermonna son enfant.

Il alla le trouver, une après-midi, dans son bureau du ministère de la Guerre, et lorsque Pierre, ayant terminé son service, sortit avec lui, il commença sa gronderie.

— Mon cher petit, lui dit-il, je ne voudrais point paraître exercer, sur toi ou sur ta femme, une surveillance dont tu pourrais te froisser, mais je pense qu'il peut m'être permis de te conseiller et de te dire, avec franchise, l'impression que j'éprouve devant l'existence mondaine qui est la tienne et celle de Mary, actuellement.

Le jeune homme, étonné par tant de précautions oratoires, dans la bouche de son père, le regarda attentivement, comme cherchant à deviner, sans y parvenir, le sentiment qui l'incitait à s'exprimer ainsi.

Pourtant, ce fut en riant qu'il lui répondit :

— Comme tu es grave, mon vieux père, et avec quelle solennité tu me bombardes

d'un discours... Aurions-nous commis un crime, Mary et moi, pour que tu montes, ainsi, sur ton grand dada de bataille?

Le colonel se fit bonhomme.

— Non, certes, vous n'avez, Mary et toi, commis aucun crime... Mais, il me semble que la trépidation mondaine dans laquelle vous vivez, tous les deux, ne vous vaut rien... Et c'est de cela que je veux t'entretenir.

Puis, comme le lieutenant demeurait muet, semblant attendre la suite de cette déclaration, le colonel continua :

— Je ne prétends pas, évidemment, vous empêcher de vous amuser, Mary et toi... Que vous alliez dîner, danser, ici et là, peu m'importe, à coup sûr, et cela même ne me regarde pas... Mais, je crains que vous ne vous montriez trop dans une certaine catégorie de la Société parisienne et que vous n'accueilliez, avec une trop absolue confiance, ceux et celles qui com-

posent cette catégorie de gens. Je veux parler des étrangers qui habitent Paris et qui s'y sont fixés, ouvrant leurs maisons, d'accès facile, à une foule d'apparence correcte et élégante, c'est vrai, mais dont il ne faudrait peut-être pas, avec trop de minutie, examiner les dessous... Ta femme et toi-même êtes fort recherchés par les étrangers établis ici, et vous vous rendez assidûment à leurs réceptions. Or, c'est cela qui me chagrine... Et, sans vouloir que vous renonciéz au contact de ce monde spécial, je souhaiterais de vous voir l'éviter un peu.

Le lieutenant se récria :

— C'est pour me dire cela, mon vieux père, que tu as pris ta figure de conseil de guerre ?... En vérité, je ne te savais pas aussi puritain... En quoi, je te prie de me l'expliquer, faisons-nous mal, Mary et moi, en fréquentant la colonie étrangère qui réside à Paris ?

— Vous ne faites aucun mal, répliqua

le colonel, c'est certain, en passant au travers de ce monde; mais j'estime qu'il n'est peut-être pas bon que la femme d'un officier français et que cet officier lui-même s'attardent trop dans sa promiscuité, rendent surtout cette promiscuité trop familière...

Pierre s'exclama :

— Mais, enfin, mon vieux papa, tu joues au sphinx, en ce moment, avec moi, et tu me poses une énigme que je me sens incapable de déchiffrer... Les étrangers que nous voyons, Mary et moi, sont fort honora-

bles... De quoi, diable, as-tu peur, pour vouloir que nous cessions presque nos relations avec eux ?

— Peur... peur... grogna M. Dorin. — Tu sais bien, gamin, que je n'ai peur de rien... Mais, en l'occurrence, je ne sais quel pressentiment me dit que vous feriez bien, toi et ta femme, de moins accepter l'amitié d'un tas de gens qui sortent on ne sait d'où, après tout, afin de vous consacrer davantage à votre commun bonheur.

Et, comme il désespérait de convaincre son fils de l'excellence de ses remontrances, il conclut, affectueux et bourru :

— En somme, tu penses peut-être juste... Je divague, je radote... Mais, tout de même, ils ne me reviennent pas, tes exotiques, et je souhaite que vous n'ayez jamais, toi et Mary, à vous plaindre d'eux.

Pierre n'insista pas pour poursuivre, avec son père, la conversation commencée

sur ce thème qui les divisait, semblait-il, et leur causerie s'engagea bientôt sur un tout autre sujet.

Cependant, le jeune homme, dans les jours qui succédèrent à cet entretien, se prit à songer aux paroles que son père lui avait fait entendre et elles ne lui apparurent plus aussi puériles, d'importance aussi superficielle qu'il les avait jugées, tout d'abord.

Il pensa que, peut-être, le vieux soldat, qui ne se vantait pas, pourtant, d'être un psychologue, n'avait pas tort en affirmant que certains entraînements mondains ne sont pas favorables à la paix d'un jeune ménage, ne s'accordent pas avec la correction d'attitude que doit sans cesse observer un officier, à la réserve que la compagne de cet officier doit apporter dans sa conduite apparente ainsi que dans le choix de ses relations.

Pierre pensa, principalement, que sa femme se montrait trop dans les salons

exotiques de Paris, lui composait comme une atmosphère cosmopolite dont la griserie, certes, était capiteuse, mais faite de tant de bizarres et multiples éléments qu'on pouvait, sans être accusé de puritanisme, en suspecter la qualité.

Sous l'influence de ces réflexions, le jeune homme se demanda bientôt s'il ne mettrait pas un arrêt dans l'existence mondaine de Mary et dans la sienne, afin de déférer aux désirs de son père, afin, aussi, d'obéir aux propres sentiments qui l'animaient alors, à la flottante inquiétude qui se levait en lui.

Mais, pour agir ainsi, il eût fallu qu'il communiquât à sa femme ces sentiments, cette inquiétude, il eût fallu qu'il lui exposât toute une philosophie intime et mondaine à laquelle il ne l'avait pas initiée jusqu'alors, et, devant la tâche à accomplir, devant les difficultés qui pouvaient résulter de cette tâche — car il ignorait quel accueil Mary ferait à ses résolutions, à sa

sagesse si soudaine — il manqua de courage, il se tut.

Tout autant dans la crainte de contrarier la jeune femme, en l'éloignant d'une société qui paraissait lui plaire, que dans l'ennui de jouer lui-même un rôle maussade en cette circonstance, il garda secrète la pensée d'énergie, de prudence, qui l'avait un moment visité, et, s'efforçant à se persuader que les appréhensions de son père étaient vaines, il continua d'accepter, pour son compte et celui de sa compagne, les heures telles qu'elles se présentaient à eux.

Et bientôt, même, il se prit à rire des remontrances, de la morosité du colonel.

Le brave homme radotait un peu et affectait une susceptibilité vraiment presque jalouse, à l'égard de tout ce qui touchait à ses enfants... Qu'avaient-ils donc à redouter du monde, ses enfants ?... Lui, Pierre, n'adorait-il pas Mary, et elle, Mary, ne chérissait-elle pas Pierre ?... Que

voulait-on de plus? — Et ne pouvait-on les laisser se divertir, tous les deux, dans la plénitude de sensations, d'impressions qui les portaient, enthousiastes, vers la vie?...

IV

Le colonel Dorin n'avait pas revu son ex-femme, devenue Mme de Vère, depuis l'entretien qu'il avait eu avec elle, le jour même du mariage de son fils, et, confiant dans l'autorité qu'il avait, jusqu'alors, paru exercer sur elle, sur son attitude, sur sa destinée, il pensait que la malheureuse mère s'en était allée, de nouveau, loin de lui, loin de Pierre, cacher la détresse qu'il lui imposait, pleurer le bonheur qu'elle avait perdu.

Le colonel Dorin était un homme bon et simple, qui ne prétendait aucunement connaître ce que l'on nomme, peut-être un peu trop complaisamment, aujourd'hui — la psychologie féminine.

Si ses occupations, ses études familières l'avaient porté vers l'analyse — même mondaine — des femmes, il n'eût, sans doute, point eu autant d'assurance après sa rencontre avec Mme de Vère et se fût dit que, peut-être, il s'était montré, dans cette rencontre, trop brutal pour que la pauvre femme acceptât ainsi, dans une résignation presque inintelligente, les ordres qu'il lui donnait, l'anathème dont il la frappait. Il se fût dit, sous l'influence de ces réflexions, que son implacabilité, que sa dureté étaient de nature à faire naître, dans le cœur de son ancienne femme, une révolte presque légitime, que devant la condamnation qui l'atteignait avec la même énergie que jadis, elle ne manquerait pas de s'indigner et qu'étant

revenue vers lui dans la seule et sainte satisfaction de revoir son enfant, elle ne renoncerait pas aisément au retour d'une joie qu'elle s'était créée avec tant de peine, au renouvellement même de la douleur qui résultait de cette joie.

Mme de Vère avait imploré, de son ex-mari, le pardon du passé et le vieux soldat lui avait refusé ce pardon. En vérité, ne s'était-il point montré, là, trop rigoureux, dans sa rancune envers elle, et une parole de pitié, d'oubli, n'eût-elle pas obtenu plus facilement de l'infortunée le sacrifice qu'on attendait d'elle — son éloignement définitif, cette fois, son adieu à toutes les choses, à tous les êtres vers lesquels elle venait de tourner son regard, vers lesquels elle venait de jeter éperdument son âme.

Mais, le colonel Dorin n'était pas un psychologue, ne comprenait guère les mouvements intimes du cœur de la femme, et, dans la droiture un peu sèche qui le guidait dans la vie, il n'avait pas su trou-

ver le mot, le geste qui eussent été susceptibles de soumettre, encore, Mme de Vère à sa volonté.

La pauvre mère était sortie de l'hôtel de l'avenue Raphaël, désespérée, brisée ainsi qu'une barque battue par la tempête, avec l'intention, certes, aussi, de ne rien entreprendre qui pût amoindrir, menacer le bonheur de son fils — de ce fils qui venait de lui apparaître si radieux ; — mais, en s'éloignant, elle n'avait pu se défendre, dans une sorte de colère instinctive, de s'élever contre la décision de son ex-mari et, méditant sur la cruauté désormais inutile de cette décision, elle s'était juré de ne pas l'accepter dans ses conséquences, d'agir et de penser, à l'avenir, dans l'indépendance absolue des obligations qu'elle lui dictait.

Mme de Vère n'avait donc pas quitté Paris, après son entrevue avec le colonel, ou plutôt n'en était sortie que pour y rentrer, presque précipitamment, et pour

s'y installer, afin de respirer, dorénavant — tout au moins — le même air que respirait son fils, afin de réjouir ou d'attrister pieusement son regard de son image, si le sort s'obtinait à l'en séparer à tout jamais, à lui interdire sans cesse d'entendre sa voix ou de recevoir l'une de ses caresses.

Et, en agissant ainsi, la pauvre femme qui, autrefois, avait juré de fuir cet enfant qu'on lui arrachait et qu'elle adorait, ne croyait pas manquer à son serment. Ce serment, elle s'en souvenait; mais le farouche ressentiment du colonel l'en déliait, maintenant, et elle estimait que la souffrance qu'elle avait endurée jusqu'alors, suffisait à l'expiation que l'on était en droit d'exiger d'elle.

Elle n'admettait plus, évoquant le caractère tragique de l'entretien qu'elle avait eu avec son ex-mari, qu'on la courbât plus longtemps sous le poids de cette souffrance et elle se redressait, pareille à une pauvre bête trop chargée, faisant tête

à celui qui tentait de la maintenir dans son martyre.

Ayant donc pris la résolution de s'établir à Paris, elle avait abandonné la résidence qu'elle avait occupée à l'étranger, en Allemagne, et s'était installée dans un quartier assez retiré — du côté du Luxembourg — où elle comptait vivre ignorée, mais non plus ignorante de ceux ou plutôt de celui qu'elle adorait et dont — elle le savait — elle ne serait jamais aimée autrement qu'à travers le brouillard d'un rêve, autrement qu'à travers la plainte ou l'exaltation sentimentale d'une prière.

Durant les premiers temps de son retour en France, de son installation à Paris, Mme de Vère éprouva comme une sorte de déséquilibrement dans son existence, comme une sorte de stupéfaction devant les êtres et les choses dont elle subissait le contact, et il lui sembla qu'elle dût tout apprendre de ces êtres, de ces choses,

de ce pays, qui, jadis, lui étaient familiers.

Depuis vingt longues années, en effet, elle avait été déshabituée de l'atmosphère en laquelle elle se replongeait, soudainement, comme avec une sensation de volupté cruelle, et tout lui était nouveau, tout lui était étranger.

Le récit que le colonel Dorin avait fait à son fils, de la disparition de sa femme, après le jugement de divorce qui les avait désunis, était assez exact.

Quelques mois après cette séparation, l'ex-Mme Dorin, ayant pris le nom de Mme de Vère, avait quitté la France, s'était résolue à voyager, afin d'atténuer l'acuité de sa douleur par les distractions forcées d'une longue route — de quelques fantômes qu'elle fût jalonnée — et elle s'était dirigée, tout d'abord, vers l'Amérique, dans le but de visiter New-York ainsi que les principales contrées des Etats-Unis.

Mais le paquebot sur lequel elle s'était embarquée — le colonel avait été parfaitement renseigné, à cet égard — avait été englouti en mer, dans le désastre d'un incendie et nul, depuis ce drame, n'avait entendu parler de la malheureuse femme.

Cependant, elle n'avait été ni brûlée, ni noyée. Quoique, dans sa situation, elle ne tînt guère, alors, à la vie, elle s'était raccrochée, désespérément, à l'existence, au moment où elle allait disparaître avec le navire qui la portait et, grâce au courage d'un matelot à qui elle avait promis une petite fortune, presque, s'il la sauvait, elle s'était trouvée dans l'une des embarcations qui avaient fui le transatlantique en flammes et dont les passagers affolés avaient, providentiellement, été recueillis par un bâtiment espagnol qui, lui aussi, naviguait vers l'Amérique.

Ce fut ainsi que Mme de Vère aborda sur les quais de New-York où elle résida pendant quelque temps. Puis, réalisant le

9.

projet qu'elle avait formé, elle parcourut les différentes parties de l'Amérique, traînant sa peine ainsi qu'une âme damnée son péché, et après quelques années de séjour dans le Nouveau-Monde, elle revint en Europe, qu'elle visita également.

Lasse, enfin, de voyager, plus lasse encore de marquer chaque route sur laquelle elle s'engageait, de ses larmes, elle se retira en Allemagne, dans une petite localité située sur les bords du Rhin et elle y vécut, sinon paisiblement, du moins dans l'oubli d'elle-même et du passé.

Mais sa douleur, mais l'amour de son fils n'étaient qu'endormis en elle et lorsqu'une après-midi, un journal parisien lui apporta l'écho du bonheur qui enveloppait ce fils, elle eut un cri, se dressa, comme sortant d'un sommeil maladif, et elle sentit ses entrailles tressaillir comme au temps où, jeune et exquise épousée, elle avait eu la divination de sa maternité.

Le journal qui lui était ainsi parvenu,

annonçait le prochain mariage de son enfant et, tout d'abord, ayant décidé de revoir son « petit Pierre », elle s'était dit que la cérémonie du mariage lui offrirait une occasion favorable pour contempler son fils sans être aperçue, sans être aperçue même de son ex-mari, sans troubler, en quoi que ce fût, la quiétude de ces êtres qui, en dehors d'elle, souriaient avec tant d'assurance à la vie.

Puis, elle avait été envahie comme par une sorte d'effroi, à la pensée d'accomplir ce pèlerinage, comme par la peur même de l'acte qu'elle allait entreprendre, et découragée par ses propres réflexions, elle s'était demandé s'il ne serait pas plus sage, plus prudent, de sa part, pour son repos même, de renoncer à son dessein, à la joie si mélangée de tristesse qu'elle souhaitait d'éprouver.

Mais, l'espérance de cette joie si peu enviable, pourtant, dans les éléments dont elle devait être faite, fut plus forte, en

elle, que tous les raisonnements nés de la pratique de l'existence, et ce fut comme dans l'énervement de tout son être, comme dans l'exaltation de toute son âme, qu'elle partit pour Paris, lorsque le jour du mariage de Pierre et de Mary Hastings fut fixé — et qu'elle assista à leur union.

Elle avait eu la pensée de quitter Paris, de rentrer chez elle, en Allemagne, aussitôt après avoir revu son fils. Mais, s'étant trouvée presque face à face avec lui, elle avait cru l'heure propice pour obtenir le pardon du passé, de la part de son ex-mari, et c'est dans ce sentiment qu'elle s'était présentée à lui, avenue Raphaël.

La douleur qui, dans son retour vers les choses, vers les êtres d'autrefois, l'avait jusqu'alors épargnée, l'attendait là.

Le colonel qui la croyait morte, qui avait senti l'épouvante s'emparer de lui

en l'apercevant dans l'église, le colonel l'avait accueillie brutalement, avait repoussé sa supplication, l'avait chassée de sa demeure et elle était retombée à son isolement, pantelante, meurtrie, frappée plus cruellement que jadis même dans sa maternité, agonisante, sous l'étreinte de cette maternité, pareille à une pauvre femme qui porterait en son sein un enfant mort.

Mais, devant l'implacabilité du sort, une réaction s'était faite en elle. Elle s'était élevée, intimement, contre l'injustice dont elle était victime et qui lui paraissait, même envisagée en tant que châtiment de sa faute ancienne, hors de proportion avec cette faute, et se délivrant de l'inquiétude, de l'esclavage qui lui venaient du serment prononcé jadis, elle était venue abriter sa peine à l'ombre presque de son enfant.

Et, maintenant, à l'insu du père implacable, elle vivait, en ce grand Paris qui

roule tant de détresses et tant de joies, cachée, mais heureuse, presque, frémissante d'une volupté suprême et sainte, à l'idée d'être auprès de son fils, de pouvoir le regarder, furtivement, ici ou là, lorsque le hasard le placerait sur ses pas, de pouvoir se dire que si, à présent, la mort la prenait, elle ne s'en irait plus aussi seule, aussi froide, aussi indigente de tendresse, vers l'au-delà mystérieux, puisque celui qu'elle aimait, riait, songeait, et — qui savait? — pleurait peut-être, parfois, en pensant à elle, non loin de la demeure qu'elle s'était choisie — sous la clarté ou la nuit — l'allégresse ou l'affliction, du même ciel.

Cette rencontre que Mme de Vère souhaitait tant d'avoir avec son fils, se produisit quelques mois après son arrivée à Paris, pour la première fois depuis le jour où elle l'avait aperçu, aux côtés de miss Mary Hastings, dans l'église de la Made-

leine et sur le seuil de l'hôtel de l'avenue Raphaël.

Pierre, une après-midi, passait, en com-

pagnie de quelques camarades, dans les Champs-Elysées, lorsque Mme de Vère qui aimait cette promenade et qui la fréquen-

tait presque quotidiennement, se trouva face à face avec lui.

Le jeune homme était en tenue militaire, revenant sans doute de quelque parade ou cérémonie officielle et, très élégant, dans son uniforme de dragon, il semblait comme marcher dans du bonheur.

Mme de Vère, en le voyant, devint très pâle et s'arrêta, comme soudainement paralysée en tout son être. Mais, bientôt, ayant recouvré la conscience de sa situation, elle apaisa son émotion, en un effort surhumain, et redoutant d'être reconnue par celui que, pourtant, elle recherchait avec tant d'obstination, elle fit un subit écart, comme une sorte de bond vers l'un des bas-côtés de l'allée où se groupent, ordinairement, les promeneurs, afin de n'être même pas devinée.

Puis, quand le lieutenant fut passé sans avoir remarqué sa présence, elle resta, durant quelques instants à la même place,

immobilisée de nouveau, les yeux tournés vers la chère silhouette qui fuyait. Mais, tout à coup, elle chancela et dut, à la hâte, se diriger vers une chaise pour ne point tomber. L'apparition si imprévue de son fils l'avait, en effet, sécouée dans son âme ainsi que dans sa chair et elle s'affaissait, prise d'une grande faiblesse physique et morale, maintenant, sous l'intensité du trouble qui venait de la visiter.

En rentrant chez elle, ce jour-là, Mme de Vère dut se mettre au lit, car une fièvre ardente s'était emparée d'elle ; mais, en dépit de cette nouvelle souffrance, elle se trouvait heureuse, bien heureuse, car elle avait revu son fils et conservait, pour ainsi dire, en son regard, comme une parcelle de son image.

L'indisposition qui résulta de cette rencontre n'eut aucune suite grave, d'ailleurs, pour la pauvre femme, et sembla même devoir être, pour elle, comme un incident réconfortant qui la préserverait d'une

nouvelle défaillance lorsque, dans l'avenir, elle frôlerait encore son fils dans la rue ou en tout autre lieu.

A partir de cette heure, en effet, Mme de Vère, loin d'éviter de se trouver sur les pas de Pierre, sembla s'attacher à faire naître les occasions de le voir, de le coudoyer, sembla apporter moins de circonspection, de dissimulation, dans son désir de le rencontrer ou d'être informée de la vie qu'il menait, soit familialement, soit publiquement.

Elle se donna, dès lors, nettement la tâche de le surveiller, si l'on peut ainsi parler, de le suivre, par la pensée, même, partout où il se montrait, comme si elle eût obéi, en agissant ainsi, à un ordre secret du destin qui lui commandait de se tenir prête à écarter, de son enfant, un danger — si invraisemblable que l'évocation d'un danger, le menaçant, en quelque temps que ce fût, pût paraître.

Il était aisé à Mme de Vère — Pierre et

sa femme allant beaucoup dans le monde — d'être renseignée, par les journaux, sur les circonstances qui concernaient son fils, en lesquelles sa présence ou celle de sa femme était mise en évidence.

Mais, bientôt, ces fugitifs échos de l'existence de celui qu'elle chérissait, ne suffirent plus à sa quiétude, à son contentement maternels et, afin de mieux être en contact avec le jeune homme, elle rendit moins austère, moins absolue la retraite en laquelle elle s'était, jusqu'alors, retirée.

Elle sortit davantage, portant ses pas ici et là, partout où elle avait l'espérance de pouvoir rencontrer son fils ; elle s'enhardit même, dans la nouvelle attitude qu'elle venait d'adopter et ne craignit pas, au risque d'un choc dramatique avec son ex-mari, de fréquenter les endroits où la foule élégante de Paris se réunit habituellement — les expositions de peintures, les ventes de charité, les conférences litté-

10.

raires, même, mises à la mode par quelques jeunes hommes, écrivains et orateurs de talent.

Mais, le hasard qui avait servi ses désirs, une première fois, ne se montra plus favorable à son appel et ne replaça plus Pierre devant elle.

Elle se résigna, devant cette nouvelle cruauté du sort, mais elle ne modifia en rien son genre d'existence.

Elle en affirma, au contraire, la manifestation, et se souvenant que quelques personnes amies, connues par elle en Allemagne, habitaient Paris, elle alla les voir, renouant ainsi des relations avec elles.

Certaines de ces personnes étaient fort répandues, selon une expression consacrée, dans les salons mondains de Paris et elle comptait, par elles, recueillir des faits, des indices qui, en dehors de toute provocation de sa part — provocation qui aurait trahi son individualité — la rapprocheraient de son fils.

L'une d'elles, entre autres — cette comtesse Le Gonidec dont Pierre avait entretenu son père, lorsqu'il lui avait exposé son projet de mariage et dans le salon de laquelle, grâce à la camaraderie de promotion qui l'unissait à Yves, le fils de la maison, il avait connu miss Mary Hastings — l'une d'elles, la comtesse Le Gonidec, étant fort lancée dans la Société parisienne, recevant beaucoup, lui paraissait surtout, en mesure de seconder ses intimes desseins.

Il lui semblait impossible que Mme Le Gonidec n'eût pas quelque lien mondain avec Pierre et sa femme et — comme pour tous ceux qui la connaissaient, depuis son installation en Allemagne, elle n'était que Mme de Vère — elle ne redoutait, de cette reprise de relations, aucun incident fâcheux, au cas même où elle se rencontrerait avec son fils ou avec sa compagne, dans le salon de la comtesse.

Pierre fréquentant cette maison, il

n'était pas improbable que le colonel y fût admis également, et cette seconde hypothèse n'était pas aussi exempte de péril, pour Mme de Vère, que la précédente.

Mais, elle n'ignorait pas que le vieux soldat vivait très renfermé dans son hôtel de l'avenue Raphaël, ne recherchait aucunement le contact du monde et ne sortait que pour accomplir, soit à cheval, soit en voiture, de longues promenades au dehors de Paris ou dans le Bois de Boulogne, dont sa demeure était proche.

Ces détails de la vie du colonel atténuèrent, en elle, la peur de se trouver en sa présence, l'effroi du désastre qui aurait été la conséquence de sa rencontre avec lui, et ce fut dans l'expression d'une ferme résolution, qu'elle marcha vers le but qu'elle s'était proposé d'atteindre.

Mme de Vère, en ce temps, d'ailleurs, s'en allait dans la vie, comme mue par la poussée d'une force, comme dirigée par l'impulsion d'un rêve, auxquelles il ne lui

eût pas été offert de se soustraire, alors même qu'elle eût tenté de se dérober à leur autorité.

Elle se présenta donc, une après-midi, chez la comtesse Le Gonidec qui, à sa vue, manifesta une joie sincère.

Mme Le Gonidec, veuve d'un officier supérieur de marine, était Allemande d'origine et avait conservé comme une sorte d'affection pour son pays natal. C'est dans ce sentiment qu'elle avait coutume de se rendre, chaque année, outre-Rhin, et d'y passer quelques mois qu'elle employait à revoir les siens.

Ce fut au cours de l'une de ces excursions qu'elle fit la connaissance de Mme de Vère. — Une instinctive sympathie rapprocha, alors, les deux femmes, à laquelle succéda rapidement une vive amitié.

Tout, d'ailleurs, entre elles, contribuait à les unir. N'avaient-elles pas toutes deux, un fils, et leurs enfants n'étaient-ils pas voués aux mêmes destinées, puisqu'ils étu-

diaient à l'Ecole de Saint-Cyr et puisqu'ils en sortiraient ayant, sur l'épaule, le même signe de commandement?

Mme de Vère, naturellement, avait reçu les confidences familiales de sa nouvelle amie, mais s'était gardée de lui faire l'aveu de son intimité. Lui laissant ignorer l'existence de ce fils qui était le camarade du sien — du sien, dont elle n'avait jamais cessé de suivre le développement, dans la vie — elle lui avait dit, simplement, qu'elle s'était trouvée veuve peu de temps après son mariage, et qu'elle était restée seule, ici-bas, libre d'elle-même, comme des choses qui la touchaient.

Dans ces conditions, et sur ces très élémentaires indications d'identité, la comtesse Le Gonidec n'eût peut-être pas offert, à Mme de Vère, une véritable amitié. Mais, la mère, en cette occurrence, avait fait place à la mondaine rigoureuse quant à ses relations. C'était la mère, en effet, que Mme de Vère avait su conquérir, en Mme Le

Gonidec, par la façon dont elle s'était intéressée, tout d'abord, au grand garçon qui, à Saint-Cyr, attendait ses galons d'officier. — La comtesse adorait son fils et comme Mme de Vère recevait, à son sujet, toutes les confidences un peu puériles qu'elle voulait lui faire, ne se fatiguait jamais de l'entendre lui en parler, elle s'était prise pour elle d'une ardente affection et l'avait marquée au nombre de ses meilleures amies.

Les relations ayant donc été rétablies, entre les deux femmes, se continuèrent assidûment, et il ne s'écoula plus guère, dès lors, de semaine sans qu'on les vît ensemble ou sans qu'elles se visitassent.

Quelques mois passèrent ainsi sans que les prévisions de Mme de Vère, quant aux liens mondains qui pouvaient exister entre Pierre et la comtesse, se confirmassent par quelque incident que ce fût.

Cependant, une après-midi, comme Mme de Vère se trouvait chez son amie, la

conviction qu'elle s'était faite relativement à l'intimité mondaine de son fils avec la

comtesse, reçut une terrible affirmation.

Soudain, tandis que les deux femmes,

seules, causaient paisiblement, on annonça le lieutenant Pierre Dorin et, tout aussitôt, le jeune homme entra dans le salon où elles se trouvaient.

Cette mise en présence de la pauvre mère et de son fils était brutale, directe, cette fois, et n'offrait plus d'échappatoire comme celle qui avait eu lieu, naguère, aux Champs-Elysées.

Le lieutenant s'avança vers la comtesse Le Gonidec, la salua, puis se tournant vers Mme de Vère, s'inclina devant elle et s'assit.

En cet instant, la malheureuse femme crut qu'elle allait défaillir. Mais, rabattant son voile sur son visage, afin qu'on ne vit point sa pâleur, elle se raidit contre l'angoisse qui l'envahissait et, constatant que le jeune homme ne la reconnaissait pas, ne rattachait point à elle le souvenir de son image entr'aperçue, jadis, chez le colonel, elle se leva et prit congé de son amie, non sans avoir subi toutefois l'épreuve, presque tragique, d'une présentation que

la correction mondaine de Mme Le Gonidec ne crut pas devoir négliger.

Incapable de raisonner ses sensations, affolée, d'autant plus qu'elle maintenait éperdument, en elle, la démence qui la saisissait, Mme de Vère sortit de la demeure de son amie et se retrouva, titubante, dans la rue.

Elle se sentait mourir. Elle voulut se contraindre à marcher, pourtant, songeant que l'air, baignant son front moite d'une sueur froide, calmerait son émoi. Mais, elle comprit qu'elle s'effondrerait si elle s'obstinait à vouloir rentrer chez elle à pied, et, hélant un fiacre, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur les coussins.

Et, alors, pendant que la voiture roulait et cahotait, elle se prit la tête en ses deux mains et pleura désespérément.

V

Dans le même temps où Mme de Vère recherchait et éprouvait tant d'émotions violentes, il y eut comme une fièvre de mondanité, dans les salons parisiens, et Pierre Dorin ainsi que sa jeune femme, portés par le courant de plaisirs qui les entraînait, se donnèrent tout entiers aux sollicitations qui venaient à eux, de toutes parts.

Le colonel qui, déjà, avait adressé des observations affectueuses à son fils, au

sujet de l'existence un peu outrancière qu'il avait adoptée, s'aperçut-il, alors, de l'inanité de ses remontrances ? — On ne saurait répondre catégoriquement à cette question, car il ne parut point remarquer l'ardeur que le lieutenant mettait, pour ainsi dire, à « s'extérioriser », et s'il déplora encore la vie trop superficielle qui s'emparait de Pierre, il ne manifesta, à cet égard, aucune opinion.

Il eût peut-être été bien inspiré, alors, en tentant de nouveau de se placer entre son enfant et les joies factices qui entraient dans ses jours, qui les emplissaient trop aisément et trop rapidement. Il eût été peut-être bien avisé, alors, au risque de déplaire au jeune homme, en lui représentant les dangers qui guettent un ménage, à l'aube de sa carrière, dans l'atmosphère des salons parisiens — dans cette atmosphère si particulière que tous ceux qui ont traversé le monde ont connue, analysée, qui coule dans le cœur de ceux qui la respirent,

une si subtile et indéfinissable ivresse, une si étrange et si séduisante inconscience.

Pierre était un jeune marié de huit mois environ et, certes, il aimait sa femme comme au premier jour de leur union. Mais, dans l'immoralité ambiante des salons un peu tapageurs qu'il fréquentait, l'affection qu'il éprouvait pour Mary, pouvait, plus que de l'indifférence, devenir la source du péril auquel tous les jeunes époux sont exposés, en une certaine classe sociale — péril qui se dressait en face de lui, implacable, et qu'il n'aurait pas, sans doute, la force de combattre ou d'éviter.

L'affection qu'il éprouvait pour Mary, en effet, quoique très profonde, très passionnée même, pouvait être, dans le jeu d'une intrigue de salon, comme le tronc sur lequel une greffe étrangère à la nature même de l'arbre, se pose et croît. Et, dans l'endormeuse félicité d'un flirt ou d'une aventure, Pierre, comme tant d'autres, était à la merci d'un oubli — que

cet oubli portât le nom conventionnel de fantaisie ou de parjure.

C'est un phénomène singulier, d'ailleurs noté maintes fois, que le cas bizarre dans lequel se trouvent jetés, comme à leur insu, ceux qui aiment ardemment une femme et qui pensent, sincèrement, qu'ils sont incapables de la trahir, en se plaçant sous la protection de la tendresse qui les anime.

Il peut paraître paradoxal de dire que ce sont, justement, ceux-là qui tombent le plus volontiers dans les pièges passionnels qui leur sont tendus, et qui s'écartent le plus promptement, le plus spontanément — quittes à regretter, plus tard, leur vivacité d'esprit et de sens — de la route qu'ils avaient cru devoir suivre, immuablement.

Rien, pourtant, ici, ne relève du paradoxe.

De même que certains hommes, épris d'une femme — de leur femme — ne

sauraient, dans le champ restreint de leur existence, songer à reporter sur une autre personne la plus minime parcelle de leurs sentiments, de même certains hommes, également amoureux de leur compagne, dans le cadre hardiment développé de leur vie, sont parfaitement accessibles, indépendamment des mouvements d'âme et de nerfs qui les caractérisent, à une intrigue, et capables d'en goûter la saveur jusqu'à sa conclusion nécessaire. Ces hommes sont un peu semblables à ces sujets de clinique qui, en apparence bien portants, dissimulent en eux le germe d'un mal qui se manifestera sous quelque influence microbienne imprévue, et qui les tuera. Ces hommes ont en eux, à l'état aigu, un amour qu'ils supposent n'appartenir qu'à une seule femme — la leur, celle qu'ils chérissent — mais qui n'est, en somme, qu'un admirable « terrain de culture » pour l'aventure qui se présentera à eux, qui les touchera et qui

s'accrochera, ensorcelante, à tout leur être.

Pierre était-il, en dépit de toutes les qualités qui en faisaient un être réellement privilégié et charmant, l'un de ces hommes de décadence et d'extrême nervosité qui peuvent, selon l'attrait d'une heure, selon la vision d'un jour, permettre à toute autre femme que la leur, de surgir devant eux, dominatrice, et de s'emparer de leur âme ?

Pierre était un assidu des salons mondains de Paris, et nul de ceux qui fréquentent habituellement ces salons, ne possède la faculté de se dérober à l'aventure, lorsque l'aventure se pose devant lui, énigmatique et belle de toutes les beautés de l'inconnu.

Le danger que redoutait, pour lui, le colonel Dorin, se présenta bientôt et se dessina, devant son regard, sous la forme d'une jeune femme âgée de vingt-huit ans environ, très curieuse et très enjo-

leuse, par l'attitude générale qu'elle affectait de tenir, soit publiquement, soit intimement.

Cette femme s'appelait la comtesse Bianca Vinci, était Italienne comme son nom l'indiquait, rousse, ainsi qu'une figure du Titien, merveilleusement jolie, très intelligente et se disait veuve.

Pierre l'avait rencontrée, en une soirée, dans l'une des demeures exotiques qui pullulent autour de l'Arc de Triomphe et, quoique en compagnie de sa femme, ce soir-là, il s'était prêté complaisamment aux attentions que la comtesse avait paru lui marquer.

Mary était trop éprise de son mari, trop confiante, trop candide même, pour prendre ombrage d'un flirt qui, sans doute, en sa pensée, ne devait pas avoir de lendemain — pour se rendre compte, aussi, il faut bien le dire, de la menace que ce flirt était susceptible de diriger contre son bonheur.

Mary était une âme simple qui, demeurant étrangère au mal, ne pouvait admettre que le mal eût quelque contact que ce fût, avec elle.

Dans cette première rencontre avec Pierre et avec elle, d'ailleurs, la comtesse Vinci n'avait témoigné au jeune couple qu'une sympathie de bon aloi, et rien dans ses paroles, dans ses gestes, même pour l'observateur le plus exercé, n'avait été de nature à être suspecté.

La comtesse Vinci était une charmeuse et elle n'eut pas de peine à faire la conquête du lieutenant et de sa femme.

Comme elle recevait beaucoup, quoique vivant seule, elle les invita à l'aller visiter, à être des familiers de sa maison, et les relations ayant été établies, entre tous, sous d'aussi aimables auspices, ne devaient pas manquer de s'affirmer.

Ce fut ce qui arriva, et trois semaines après avoir échangé les premières paroles banales qui caractérisent tout rapproche-

ment mondain, Pierre, Mary et la comtesse Vinci « raffolaient » les uns des autres, selon une expression un peu incorrecte.

La comtesse Bianca Vinci, Italienne se disant veuve, habitait Paris depuis deux ans environ et le monde, à la faveur de son éclatante beauté, de sa parfaite élégance, de sa richesse apparente, l'avait tout de suite adoptée comme l'une de ses enfants gâtées, sans se soucier même de contrôler l'identité dont elle se réclamait, sans s'inquiéter

de savoir qui, réellement, elle était et d'où elle venait.

La Société parisienne, en cette circonstance, ne se montrait ni plus ni moins inconsciente, ni plus ni moins superficielle qu'en toutes celles qui composent les éléments ordinaires de sa vitalité.

Elle acceptait la comtesse Bianca Vinci, jolie femme, comme elle accepte tant d'autres êtres, tant d'autres choses qui lui sont étrangers, simplement parce qu'elle devinait, en cette exotique, une séduction, et qu'elle est, d'avance, soumise à l'autorité de tous ceux et de toutes celles qui savent, dans une sorte de magnétisme qu'il serait difficile de définir, s'imposer à sa volonté capricieuse.

La Société parisienne aime ceux et celles qui se dressent, devant elle, en conquérants de la fortune et de l'amour et c'est parce que la comtesse Vinci s'était présentée à elle, avec la double auréole de la grâce et du désir, qu'elle l'avait acca-

parée comme un baby s'empare d'un jouet qui lui plaît et qui le contentera tant qu'il restera, entre ses mains, brillant de toutes les couleurs et de tout l'or dont on l'a revêtu.

Ceux qui, pourtant, se prétendaient bien renseignés, hochèrent la tête en constatant le succès que la comtesse Bianca Vinci obtenait dans les salons parisiens, et se firent un peu maussades devant la royauté mondaine si subite qu'elle y avait recherchée et trouvée.

La comtesse Vinci était bien faite, en vérité, pour provoquer et cet enthousiasme et ces suspicions.

Très belle, menant un train fort luxueux, ayant eu, pour tremplin de sa mondanité, les parquets de l'ambassade de son pays, elle avait été, dès les premiers jours de son installation à Paris, remarquée, « chroniquée, » même, par les journaux, et comme elle avait ouvert ses salons pour une série de réceptions, on n'avait point

tardé à la considérer ainsi que l'une des personnalités élégantes de la capitale le plus en évidence.

Les hommes et les femmes des deux faubourgs, après avoir, un temps, hésité à l'admettre comme étant des leurs — c'est-à-dire à se rendre chez elle et à la recevoir — l'avaient bientôt délivrée du léger ostracisme qui l'avait accueillie et s'étaient rués à sa porte, comme ils avaient sollicité sa présence en leurs demeures.

La comtesse Vinci, dès lors, avait été consacrée comme l'une des individualités les plus importantes du Tout-Paris et nul ne s'était avisé de la quereller sur son intimité — sur son passé ou sur son présent.

Cependant, dans cet engouement, il s'était rencontré des dissidences, et tous n'avaient point ainsi, délibérément, enregistré sans contrôle sérieux le nom de la nouvelle étoile mondaine, sur les tablettes de la vie parisienne.

Quelques curieux — des philosophes ou des sceptiques, des railleurs ou des moroses — avaient tenu à être édifiés sur le compte de la comtesse Vinci et ce qu'ils avaient, alors, appris d'elle, de son existence, eût formé un contraste bien stupéfiant avec la situation qu'elle occupait, s'ils avaient eu la malignité de l'opposer à cette situation.

La comtesse Vinci était bien, ainsi qu'elle l'avait déclaré, en mettant son pied mignon sur le pavé parisien, une Italienne et une veuve, mais elle était autre chose qu'elle n'avait point révélé, aussi, et c'est cette autre chose que ses enquêteurs avaient découverte qui faisait d'elle, surtout, une personnalité intéressante — au sens pittoresque et un peu « boulevardier » du mot.

La comtesse Vinci était l'une de ces femmes cosmopolites, qui, dès leur trente ans, ont connu toute la gamme des aventures galantes et politiques, souvent.

D'origine très humble — elle était la fille d'un artisan de Florence — elle s'était libérée, de bonne heure, de l'autorité familiale et avait traîné, ici et là, sa jeunesse, sa beauté, escomptant, comme dans une certitude superstitieuse, les félicités qu'elles étaient de nature à lui valoir.

L'horoscope qu'elle s'était ainsi tiré à elle-même, n'avait point été trompeur et il était arrivé, un jour, à Rome — où elle s'était échouée et où elle végétait dans une demi-misère — qu'un grand seigneur, le comte Vinci, s'était épris d'elle et avait lié sa destinée à la sienne.

La jeune femme avait alors vingt-deux ans, et le scandale qu'avait fait naître sa liaison, puis son mariage avec le comte Vinci, n'avait point été l'un des moindres éléments de sa mise en vedette.

On s'était battu pour et contre elle, en ce temps. Tandis que les uns, en effet, s'élevaient violemment contre le caractère

aventureux de son union avec le comte Vinci, les autres, sensibles à sa radieuse

beauté, à la suprême élégance de toute sa personne, s'étaient contentés de sourire

avec indulgence, devant la folie de cette union, et n'avaient point fait trop grise mine à leur pair, pour la mésalliance qu'il avait contractée.

A la faveur de ce débat, la jeune femme avait affirmé sa prise de possession d'une situation sociale qu'elle n'avait peut-être jamais — même dans ses rêves les plus osés — espérée, et elle s'était imposée, par son charme ininterrompu, par son esprit, par son sourire habilement prodigué, à ceux mêmes qui lui apparaissaient comme ses pires ennemis.

Elle n'avait point joui, d'ailleurs, longtemps, dans la Société italienne, de ce triomphe édifié sur des bases aussi fragiles.

Le comte Vinci, quatre ans à peine après lui avoir donné son nom, était mort, la laissant en butte à toutes les tracasseries renaissantes d'une caste implacable, mais lui léguant toute sa fortune évaluée à plusieurs millions.

La jeune femme n'aimait guère son

mari ; mais elle l'avait regretté, cependant, car elle avait vite compris que sa disparition la privait du seul et réel soutien qui la maintenait, victorieuse, dans l'aristocratie romaine.

Devant le vide qui s'était produit, alors, autour d'elle, devant les hostilités qui avaient surgi sous ses pas et qu'on ne tentait même plus de lui dissimuler, elle avait deviné, en outre, qu'elle userait inutilement son intelligence et sa santé, en s'obstinant à vouloir s'imposer à ceux-là même qui, tant que son mari avait vécu, s'étaient montrés déférents envers elle, et, résolue à ne prendre, de la vie, que ce qu'elle pouvait lui offrir d'agréable, elle avait quitté l'Italie, s'était déterminée à venir établir sa résidence à Paris, où — elle le savait — le monde, même le plus fermé, le plus exigeant, ne professe pas, autant que celui des autres capitales européennes, les mêmes préjugés tendancieux, les mêmes indignations, les mêmes répu-

gnances, envers ceux qui sollicitent sa sympathie.

Ayant été, à Rome, la femme d'un homme considérable, ayant possédé, grâce à cet homme, une situation prépondérante dans toute la Société aristocratique italienne, on ne pouvait, ici, lui interdire l'entrée de l'ambassade et, comme dans le recul des frontières, les conventions et les maussaderies, parfois, se font moins rigoureuses, elle y parut dans tout l'éclat de son élégance, dès que son deuil lui permit de sortir de la retraite qu'il lui avait imposée.

Elle recueillit, là, les lettres de grâce — si l'on peut ainsi s'exprimer — qui devaient l'accréditer auprès de la Société parisienne et elle en usa avec adresse.

Etrange, énigmatique, ayant acquis, dans son rapide passage au travers du monde romain et aussi, sans doute, dans les ignorées aventures qui avaient empli sa vie, avant son mariage avec le comte

Vinci, l'expérience des hommes, une éducation et une instruction de parade, peut-être, mais qui, dans leur superficialité, n'étaient pas sans saveur — étrange, énigmatique, elle se dressa, alors, dans Paris, au premier rang de celles qui le charment, le séduisent et qui, implacables, dans la magie de leur sourire, dans le mystère de leur intimité, accumulent autour d'elles des comédies ou des drames — des peines ou des joies, des haines ou des passions — au gré des heures qui naissent et tombent, dans le brouillard des choses.

Ce fut donc deux ans après son arrivée à Paris, que la comtesse Bianca Vinci, qui fréquentait beaucoup le monde cosmopolite de la capitale, rencontra, dans l'une des demeures exotiques du quartier de l'Etoile, Pierre Dorin et sa femme, les connut et se lia avec eux.

La comtesse Vinci était l'une de ces

femmes indépendantes qui n'obéissent qu'à leurs instincts et qui ne s'assignent, dans la vie, qu'un but unique — satisfaire leurs fantaisies, leurs désirs.

Les avatars qu'elle avait subis, durant le cours de son existence, eussent pu, il faut bien le dire, être invoqués, par elle, comme une excuse au sentiment égoïste qui la particularisait. — Née plébéienne, elle s'était élevée au rang social le plus élevé par la seule force de sa beauté et de son intelligence ; devenue l'une des reines de l'aristocratie de son pays, elle s'était trouvée en butte aux dédains, aux tracasseries de ceux parmi lesquels elle se mêlait, dont elle crochetait presque la porte ; à la faveur d'un nom éclatant, elle s'était imposée à ses ennemis, avait fait taire les médisants ou les calomniateurs ; puis, soudain, devenue veuve, elle avait senti la fragilité de sa puissance et elle avait dû, devant l'hostilité renaissante d'hommes et de femmes d'une caste qui lui était

étrangère, que ne retenait plus, dans leur animosité, la présence d'un mari, battre en retraite, s'exiler et s'en aller demander à de nouvelles figures les sourires qui lui étaient refusés.

Dans ces conditions, la comtesse ne pouvait trop s'attendrir, se sensibiliser, s'il est permis d'ainsi parler, devant les manifestations, quelles qu'elles fussent, du cœur humain, et dès ses premiers pas, au travers de la Société parisienne, elle s'affirma comme une femme résolue à n'écouter que le contentement de ses caprices, de ses passions.

Ce fut ainsi, en l'expression de ces sentiments, qu'ayant cru deviner, dans le lieutenant Pierre Dorin, quelques agréments — même éphémères — à recueillir, elle lui témoigna une sympathie qui, grâce à la complicité des mondanités qui les rapprochaient sans cesse l'un de l'autre, ne devait pas tarder à se changer en une sorte de vive amitié, à prendre le carac-

tère d'une intimité tenant le milieu entre une liaison fort licite et un commerce passionnel coupable.

La comtesse Bianca Vinci s'était montrée très habile, très avisée, dans l'attitude qu'elle sut adopter devant le jeune homme, en cette circonstance.

Elle avait, tout d'abord, également partagé, en apparence, entre lui et sa femme, la sympathie qu'elle manifestait et, ayant ainsi annihilé, dans leur genèse, les soupçons, la jalousie probables et supposés de Mary, elle avait d'autant mieux établi, entre elle et le lieutenant, le contact qu'elle souhaitait de posséder.

Pierre, saisi tout entier, alors, par les attractions que lui offrait le monde, très épris de sa femme, ne s'était point donné la peine de démêler les raisons qui portaient vers lui, avec tant d'ardeur, la comtesse Vinci, et il s'était livré, sans arrière-pensée, au charme qui lui venait d'elle.

Mondain et amoureux, on pourrait presque dire qu'il ne se trouvait pas, en

cette heure de son existence, en mesure d'analyser les faits qui se levaient devant lui et que ses facultés psychologiques

étaient paralysées par le mouvement même de sa vie.

Mondain — il ne pouvait qu'accepter, avec gratitude, l'appel d'une femme jeune, jolie et riche chez laquelle la joie était à l'ordre du jour ; amoureux — il ne pouvait se douter, non seulement que cette femme cherchait à le détourner de la tendresse qui lui était habituelle, mais, surtout, qu'il lui arriverait d'oublier cette tendresse et de s'endormir dans une affection, dans une intrigue peu conformes à ses aspirations.

La comtesse Vinci, familière avec les aventures, très experte dans la mise en scène qui détermine, principalement, le succès des aventures, avait parfaitement compris dès le début de ses relations avec Pierre, qu'elle n'obtiendrait rien de lui, dans l'état d'esprit où il se trouvait, en heurtant brutalement ses sentiments ou ses impressions, et elle avait conduit la liaison qu'elle s'était créée avec lui, de

façon à ce qu'il fût placé, par les événements mêmes de leur existence, un beau jour devant elle, comme un jouet dont elle userait à sa volonté, comme un esclave sentimental ou comme un amant passionné dont elle tiendrait, capricieusement, les satisfactions à la merci de son propre contentement.

Après avoir prodigué, également, aux deux jeunes époux, ses amabilités, elle éloigna — insensiblement, et sans qu'il fût possible de deviner les complications auxquelles elle s'appliquait — de son cercle, Mme Dorin, et si elle n'osa, alors, rompre absolument tout contact avec elle — ce qui eût été imprudent et maladroit — elle s'arrangea pour que leurs rencontres eussent lieu en dehors de celles qu'elle avait avec le lieutenant.

Ces facilités d'intrigues sont communes, dans le monde, où les hommes et les femmes vivent, le plus souvent, à l'écart les uns des autres, où les époux ne s'in-

quiètent guère, ayant chacun leurs obligations salonnières, de leurs assiduités réciproques auprès de telle ou telle personnalité élégante.

Ni Pierre, ni Mary ne s'aperçurent, alors, en effet, de la comédie ou du drame qui naissait autour d'eux et continuèrent de vivre confiants dans la paix, dans la félicité qui leur venait l'un de l'autre.

Pierre aimait sa femme et ne se demandait même pas s'il lui serait possible de la tromper. — Mary chérissait son mari, et, en son ingénuité persistante de gentille épousée, elle ne voyait que sincérité et loyauté, autour d'elle, dans les grâces un peu affectées, même, de ceux ou de celles qui sollicitaient sa sympathie.

Pierre se laissait donc porter comme à son insu, par le courant passionnel qui l'entraînait vers la comtesse Vinci et il était, dans cette situation, un peu pareil à un nageur qui, s'abandonnant à la douceur d'une eau perfide, s'en irait échouer,

sous la poussée de cette eau, sur quelque rive inconnue, en quelque tourbillon furieux et plein d'herbes traîtresses.

Cette comparaison ne saurait, certes, mieux convenir qu'à lui, car en dépit de son inconscience, de son ignorance même des faits qui l'enveloppaient, comme une sorte de filet aux mailles serrées et incassables, il dut bientôt reconnaître que sa liaison, avec la comtesse Vinci, était loin du caractère mondain qu'elle avait eu, tout d'abord, et se rapprochait fort de la clandestinité d'une véritable intrigue.

Lorsque le lieutenant Pierre Dorin fut amené, par les circonstances, par la tournure que ses assiduités, auprès de la comtesse Vinci, avaient prise, à cette constatation, il parut se réveiller comme d'un long sommeil et ne pas très bien concevoir l'expression des faits qui le concernaient.

Il tenta, aussitôt, de se convaincre qu'il s'abusait et sur l'attitude de la comtesse,

à son égard, et sur celle même qu'il avait eue, devant elle, presque involontairement, jusqu'alors. Mais, lorsqu'il eut reconnu qu'il ne pouvait se méprendre sur la nature des sentiments de la jeune femme et sur l'accueil qu'il avait fait, en dehors de toute pensée malsaine, à ces sentiments, il demeura comme effrayé par les conséquences qui paraissaient devoir naître de cette aventure.

S'étant ressaisi, moralement et physiquement, il se secoua comme pour chasser

de soi-même l'obsession qui le hantait, et voulut rire de sa crainte, de ce flirt même, en lequel il s'était égaré.

Mais, son rire sonnait faux et ayant admis l'hypothèse que la conduite de la comtesse Vinci ne constituait qu'un jeu envers lui — un jeu tout au plus fait pour combler les minutes oisives et parfois ennuyées d'une jolie femme — il repoussa bien vite cette hypothèse, devant l'invraisemblance qu'elle présentait, et s'avoua que l'intrigue qui le tourmentait était plus sérieuse qu'il ne l'avait supposée.

Il s'en était amusé, tout d'abord, il le confessait aussi, et, dans sa foi d'homme épris de sa compagne, il n'en avait pas deviné le péril, la menace.

Mais, il s'était laissé étreindre par ce péril, par cette menace habilement dissimulés, et, maintenant, apeuré, quoique, dans une vanité instinctive, commune à tous les hommes, il ne regrettât point son égarement, il se demandait s'il lui serait

possible de se libérer de l'ensorcelante folie qui l'enveloppait, ou s'il s'affaisserait, pantelant, ivre d'une joie qu'il devinait étrange, aux pieds de celle qui l'avait charmé.

VI

Si le colonel Dorin eût connu, alors, le tourment passionnel dont son fils souffrait, il n'est pas douteux qu'il se fût mis en travers de son enfant et de la femme qui lui créait ce tourment.

Le vieux soldat, qui n'avait retiré que des peines du mariage, qui avait eu à subir tous les affronts, toutes les tortures de la trahison conjugale, n'eût point admis, un seul instant, que Pierre infligeât à sa femme, à cette exquise Mary qui repo-

sait, confiante, en son affection, le chagrin que lui-même avait recueilli de la sienne, brisât le lien qui le faisait heureux, comme, jadis, pour lui, s'était brisée la chaîne de son bonheur.

Au risque d'un esclandre, il se fût élevé contre l'entraînement du jeune homme et se fût dressé, en face de la comtesse Vinci, comme l'obstacle infranchissable qu'elle n'abattrait jamais, qui la séparerait, implacablement, du lieutenant.

Mais, le colonel ignorait tout, ou à peu près tout, de la vie de Pierre, alors, et le voyant gai et charmant, aux heures familiales qu'il lui consacrait, il ne pouvait se douter du trouble qui était en lui, des préoccupations galantes qui l'accaparaient.

Les réflexions que M. Dorin eût faites si le hasard, si les circonstances l'avaient conduit à apprendre mieux l'intimité de son fils — Pierre, après avoir constaté le goût très vif qui le portait vers la comtesse

Vinci, les nota également et, quoiqu'il les formulât, alors, en lui-même, dans une sorte de douceur de pensée, il ne s'en dissimulait point l'importance.

Ayant compris la genèse, le développement et la conclusion de l'intrigue dans laquelle il s'était laissé engager, ayant enregistré l'attrait que lui offrait cette intrigue et la faiblesse, même, avec laquelle il acceptait d'en être le héros, il fit ce que l'on nomme, communément, un retour sur lui-même, et il demeura un peu effrayé par l'attitude qu'il avait prise devant la comtesse Vinci et par celle qu'il lui avait permis, logiquement, d'adopter envers lui.

En considérant les phases passionnelles qu'il avait traversées avec elle, depuis leur première rencontre, il ne put se défendre de reconnaître qu'il s'était, un peu à son insu, un peu à la faveur de son exubérance d'âge et de sa mondanité, lancé dans une aventure dont il ne lui était plus

donné de prévoir les conséquences finales,

qu'il se trouvait, pour ainsi dire, placé dans la situation d'un homme qui entre-

rait en une maison possédant une seule issue, et qui, voulant en sortir, ne saurait plus en ouvrir la porte.

La comtesse Vinci semblait alors, en effet, s'être emparée de lui, avoir créé entre elle et lui, une intimité qui, sans être complète, les rendait solidaires l'un de l'autre, dans les choses du cœur, et il paraissait évident qu'il avait prêté toute sa bonne volonté, tout son enthousiasme, à l'éclosion de cette intimité.

Or, maintenant, deux seules solutions se présentaient à lui, pour recouvrer son indépendance ou pour se charger de la responsabilité que lui imposaient les faits accomplis.

Pour recouvrer son indépendance — non sans danger pour sa quiétude, étant donné le caractère de la comtesse Vinci — il ne lui restait qu'à rompre résolument avec elle, qu'à détruire, en une heure dramatique peut-être, le charme de la liaison qui s'était formée entre elle et lui.

Pour se charger de la responsabilité d'une situation qu'il redoutait et qu'il avait, si malencontreusement, si légèrement laissé s'établir entre la jeune femme et lui, il ne lui était offert que de se soumettre à l'autorité de cette femme, que d'abdiquer, entre ses mains, tout regret des choses qui avaient été siennes jusqu'alors, que de mettre, sur la sympathie, sur la séduction qui les avaient rapprochés, la consécration suprême des unions illicites, la minute d'oubli que les chercheurs de bonne fortune, comme les sincères de l'amour — même coupable — voient naître, au terme de toutes leurs aventures ou, plutôt, au commencement de ce drame qu'est la vie, lorsqu'elle se dresse, devant ceux qui lui sourient — dans toute la réalité des joies ou des misères qu'elle renferme.

Or, dans l'occurrence, Pierre se montrait fort embarrassé et non sans raison.

Se ressaisir, reprendre la liberté qu'il

avait presque aliénée entre les mains de la comtesse Vinci, c'était frapper d'un dédain outrageant la jeune femme qui ne lui pardonnerait jamais, sans doute, une telle attitude et Pierre, en dehors même de la crainte que lui inspirait la vengeance possible de la comtesse, s'avouait qu'il n'était pas digne de lui — galant homme — de se jouer ainsi d'une femme.

Mais, dans sa situation de jeune marié, consentir à devenir l'ami — l'amant, disons le mot — de la comtesse Vinci, lui apparaissait, tout autant, comme un fait abominable qui l'épouvantait lorsqu'il voyait surgir, en face de lui, la paix de son foyer atteinte par le mensonge d'une intrigue, s'en allant, peut-être, dans un temps déterminé — sa liaison étant sue de Mary, comme elle le serait fatalement, il le pressentait — à vau-l'eau, mêlée à tant d'autres épaves de l'existence que traînent les remous de la passion, le tumultueux courant des adultères.

Pierre avait pris l'habitude de visiter, presque quotidiennement, la comtesse Vinci, depuis qu'une sorte de secret intime s'était formé entre elle et lui ; mais, sous l'influence de ces anxieuses réflexions, il s'était un peu, et sans affectation, retiré d'elle, puisant — il en avait la conscience — dans cet éloignement, la force même d'écouter parler la raison qui lui conseillait de revenir vers Mary, sans l'avoir trahie, de résister aux sollicitations passionnelles que l'Italienne dirigeait vers lui.

Pierre aimait sa femme d'une façon absolue — moralement et physiquement — et il semblait qu'il n'eût point dû lui en trop coûter de se retourner vers elle, alors, de renoncer à une intrigue dont il ne pouvait retirer — comme, en général, on ne retire de toute intrigue — que des ennuis, que des déceptions, la fleur en étant effeuillée, le parfum en étant savouré.

Mais, il était de ceux qui n'ayant eu,

au cours de leur jeunesse, que des « amourettes » banales, ignorent les ardeurs, les folies, les attirances que distillent les regards de femmes qui sont comme des professionnelles, comme des initiatrices du plaisir, et la grâce étrange de la comtesse Vinci — cette grâce qui avait touché, ainsi qu'un poison subtil, tant de cœurs — le charmait, l'hypnotisait — philtre divin et infernal à la fois.

Du calme même en lequel son âme et ses nerfs s'étaient immobilisés jusqu'alors, il sortait, comme d'un long sommeil sortirait un homme, en un pays inconnu de celui où il aurait vécu, toujours, et devant l'attrait, la puissance d'appel des choses qui se montraient à lui, il chancelait, envahi par l'ivresse de l'imprévu.

Cependant, dans le tourment même qui l'enfiévrait, il comprenait qu'il lui était commandé de donner une solution à son inquiétude ; et il hésitait encore, quant à la décision qu'il formulerait, il se deman-

dait encore s'il détruirait nettement ses relations avec la comtesse Vinci ou s'il les affirmerait, par l'acceptation de l'aventure qui l'unissait à elle, lorsqu'un incident réveilla en lui la volonté, l'énergie de pensée et d'action qui paraissaient l'avoir fui à tout jamais.

La crise qu'il subissait lui laissait assez de lucidité d'esprit pour qu'il se rendît compte que sa conduite, envers la jeune femme, avait le caractère — au sens le plus ordinaire du mot — d'une incorrection, et ne voulant point passer, à ses yeux, pour un homme d'éducation douteuse, il se détermina, après une semaine écoulée sans la voir, à l'aller visiter.

Ce fut cette visite qui, dans les conditions où il se trouvait, aurait dû, selon toute apparence, sceller son esclavage passionnel — ce fut cette visite qui lui procura la ressource d'une libération.

Une parole maladroite de la comtesse Vinci, inspirée sans doute par le dépit du

demi-délaissement qui l'avait surprise, par l'amertume, par la colère, aussi, qui l'agitèrent en revoyant, après une absence non motivée, celui qu'elle croyait avoir subjugué — une parole maladroite, imprudente de la comtesse Vinci, amena, entre elle et Pierre, le dénoûment, tout au moins passager, auquel le lieutenant n'eût peut-être pas su ou pu se résoudre.

— On m'a dit, fit la jeune femme, au cours de cet entretien, en mettant dans sa voix une sourde ironie — on m'a dit que vous vous êtes beaucoup, en ces derniers temps, consacré à votre ménage... C'est très méritoire, cela, et je vous félicite.

Pierre rougit un peu, sous cette raillerie. Mais son trouble, alors, n'eut rien qui se rapportât à celle qui le provoquait. Il naquit, tout entier, de l'allusion qui était faite par une femme qui avait failli devenir son intime amie, à sa vie familiale, et, très choqué par cette allusion, il se renferma dans une réserve, dans une

froideur qui devaient avoir pour résultat de le séparer de cette femme.

Il la quitta, sans qu'il y eût eu, entre elle et lui, ce jour-là, le flirt le plus insignifiant et sans lui marquer l'espérance d'un retour.

Lorsqu'il fut parti, la comtesse devina l'inhabileté qu'elle avait, si nerveusement, mise dans sa conversation et, comme elle possédait l'expérience des hommes, elle se rendit compte de la blessure d'orgueil et de sentiment qu'elle avait faite au jeune officier.

— Je l'ai traité en gamin qui a commis une faute, que l'on gronde et l'on fouette, songea-t-elle. — Je l'ai, ainsi, atteint, dans sa vanité d'homme tout autant que dans sa délicatesse de mari; il m'en veut, aujourd'hui, il m'en voudra, plus encore, demain, de cette moquerie, et il ne me reviendra pas. — Je suis une sotte. — Il eût été doux d'être aimé de lui, de goûter, avec lui et par lui, l'âcre plaisir du péché...

J'ai tué mon rêve, dans son éclosion à peine...

Les prévisions de la comtesse Vinci se réalisèrent, en effet. — Pierre ne reparut plus chez elle, durant les jours qui suivirent cette visite, et il sembla, bientôt, démontré qu'il ne retournerait plus vers elle.

S'était-il donc, à la faveur d'un incident, en somme futile, si l'on considère la familiarité qui existait entre lui et la comtesse, repris absolument ?

Ce fut, justement, la question que la jeune femme ne tarda point à se poser.

Mais, elle ne perdit pas ses minutes à la discuter, à l'analyser, pour en faire jaillir la réponse qui l'aurait ou satisfaite ou chagrinée.

Elle se contenta de sourire, mystérieusement, en la formulant, et un murmure tomba de ses lèvres.

— Mon ami Pierre, fit-elle, si vous connaissiez la comtesse Vinci, vous sauriez qu'on ne joue pas impunément avec elle,

comme le chat avec la souris... Vous sauriez qu'elle sait, parfois, renverser les proverbes, la comtesse Vinci, et que c'est, souvent, avec elle, la souris qui joue avec le chat...

Et elle ajouta :

— Nous nous reverrons et nous vous apprendrons ce nouveau proverbe-là...

Sous l'influence de son ressentiment, du froissement d'amour-propre que Pierre lui avait infligé et, aussi, de la très vive déception qu'elle avait éprouvée, dans la sincère acuité de l'entraînement qui la jetait vers le jeune homme — la comtesse Vinci, qui n'était pas femme à demeurer sur une défaite, se prit à examiner les raisons qui l'avaient, si brusquement, séparée de celui dont elle désirait la tendresse, et ne fut pas longue à se convaincre que la principale, l'unique cause, même, de cette rupture, était Mary, la femme de Pierre — Mary qu'il adorait et dont il ne

s'était éloigné, superficiellement, que dans la folie passagère d'une erreur de ses impressions.

La comtesse Vinci considéra donc, dès lors, la jeune femme ignorante de cette aventure de comédie ou de drame — on

n'aurait pu dire encore ce qui résulterait de cette intrigue : de l'ironie ou des larmes — la comtesse Vinci considéra donc, dès lors, la jeune femme comme une véritable rivale et, sans tenter d'analyser la sagesse ou la démence de ses déductions, elle lui voua une haine dont on pouvait tout redouter.

La comtesse Vinci, rendue froidement égoïste par les difficultés mêmes de l'existence qui avait été la sienne, par la bataille ininterrompue qu'elle avait dû livrer, depuis son enfance, presque, aux choses de la vie, par l'inespérée faveur, aussi, que le destin lui avait accordée en l'élevant, soudainement, dans un caprice du sort, dans le jeu d'un hasard, aux plus hauts sommets de l'échelle sociale — la comtesse Vinci, habituée, depuis qu'elle était riche et adulée, mondainement, à voir ses moindres fantaisies réalisées, se dit qu'elle vaincrait l'obstacle qui venait s'opposer à ses vœux, et que celle qui se

dressait, même inconsciemment, par la seule logique des faits, devant elle, lui ferait place, dans les satisfactions, dans la joie qu'elle s'était proposées, de conquérir.

Elle connaissait à peine Mary Dorin; elle n'aurait pas demandé mieux qu'elle lui fût indifférente, toujours; elle n'aurait, certes, jamais cherché à lui déplaire, à lui nuire; mais, puisque Mary Dorin, portée vers elle par les circonstances, se levait comme l'ennemie de son bonheur — d'un bonheur qu'elle s'était composé de toutes pièces — elle marcherait contre elle et si ce devait être, entre elle et la jeune femme — la guerre, elle acceptait toutes les conséquences du drame qui pouvait naître de la situation ainsi établie.

Il serait aisé de sourire devant l'acharnement, en apparence irraisonnable, qu'une femme comme la comtesse, mettait, alors, dans la réalisation d'un dessin passionnel

dont l'exécution lui échappait; il serait aisé de railler l'émoi qu'une telle aventurière éprouvait devant la silhouette d'un homme qui, sans doute, possédait d'élégants attraits, mais qui, en définitive, ne représentait pas une somme de séductions masculines très au-dessus de toutes celles qui, en général, dans le monde, caractérisent ceux qui le représentent.

Mais le sourire, mais la raillerie qui frapperaient la comtesse Vinci, se retourneraient contre ceux ou celles qui en accepteraient la responsabilité, car ce sourire, cette raillerie démontreraient, péremptoirement, que ceux ou celles-là ne seraient guère initiés aux mouvements de l'être humain et n'auraient jamais compris les anomalies, les étrangetés, les sympathies, les colères que le cœur ou les sens sont susceptibles d'engendrer.

Pierre avait, à coup sûr, produit sur la comtesse une vive impression, dès la première rencontre qu'il avait eue avec elle,

et cette impression s'était affirmée dans la succession des visites qu'il lui avait faites, des entretiens qu'il avait échangés, ici et là, avec elle. — Mais, il ne serait pas anormal de penser, de déclarer — en se plaçant à un point de vue philosophique concernant l'intimité de l'homme et de la femme — que cette impression qui avait si fort troublé la jeune étrangère, l'eût peut-être abandonnée avec la même spontanéité, avec la même facilité qu'elle avait mises à s'en emparer, si aucun obstacle ne s'était élevé entre elle et celui dont elle convoitait la possession.

La passion, chez la femme familière avec les mondanités des salons, n'est souvent qu'une secousse éphémère qui la stupéfie, qui déséquilibre tout son être — pareille à ces fugitifs tremblements de terre qui ébranlent une contrée — et qui passe, et qui meurt sous le souffle d'une trop prompte satisfaction.

Mais, que cette passion entre dans la

crise d'un tourment, traverse les phases d'une comédie ou d'un drame, se heurte à une irréalisation, même momentanée —

elle se développera, elle envahira l'être tout entier de celle qui en aura le secret et elle se fera impérieuse — telle une eau

d'aspect calme, mais profonde, mais puissante, brisant la digue qui arrête son cours.

Il en fut, ainsi que de cette eau, de la sympathie que la comtesse Vinci avait vouée à Pierre, en cette occurrence. Trouvant, dans l'éclosion, dans l'acceptation de cette sympathie, des difficultés, elle en affirma, avec une sorte d'impétueuse volonté, la nature, et elle résolut d'en tirer les contentements qu'elle s'en était promis, qu'elle en avait espérés.

Or, comme les difficultés qui paraissaient s'opposer à l'exécution de son désir se résumaient toutes dans la personne de Mary Dorin — la femme de celui qu'elle avait marqué de la fatalité même de son affection, si l'on peut ainsi dire — elle se retourna vers la pauvre enfant — telle une louve, contre l'adversaire qui la traque — et se décida à agir contre elle, pour atteindre le but qu'elle s'était assigné, dût-elle employer, dans cette extrémité, les moyens les plus décisifs.

Mary, ignorante de la haine qu'elle avait provoquée, des dangers qui pouvaient, comme conséquence inévitable de cette haine, la menacer, des pièges qui, peut-être, allaient lui être tendus, Mary se reposait heureuse, dans la douce chaleur de son foyer, dans la double caresse conjugale et paternelle — des deux hommes — du vieillard, son beau-père, et du jeune lieutenant, son mari, qui l'entouraient.

Combien eût été avisée, combien eût été bénie, cependant, par ces deux hommes et par elle-même, la voix qui eût pu, alors, la mettre en garde contre les périls qui se levaient sous ses pas.

La comtesse Vinci était, en effet, une femme terrible dans ses affections comme dans ses animosités, et ceux qui la connaissaient la savaient capable de toutes les violences, lorsqu'il lui fallait assurer ses joies, lorsqu'elle réclamait, de la vie, les félicités qu'elle se croyait en droit d'en exiger.

Comment, par quels moyens donc, comptait-elle se rendre maîtresse de Pierre et, cette fois, sans courir le risque d'une déception presque outrageante ; comment, par quels moyens, comptait-elle écarter Mary de sa route, jouir d'une victoire qui lui apparaîtrait d'autant plus précieuse, d'autant plus éclatante, qu'elle aurait été précédée d'un insuccès dont son intimité ne parvenait pas à chasser l'amertume ?

Il eût, sans doute, été malaisé alors de répondre à ces questions, et la comtesse elle-même n'aurait pas été en mesure d'en déterminer la solution.

Elle se les posa, pourtant, et, les ayant formulées, elle tenta de les résoudre.

Le tragique, certes, s'offrait à elle, en cette occasion, comme l'acte le plus rapide pour être délivrée de l'obsession qui la hantait, pour recouvrer toute l'intensité de ses vœux et du bonheur entrevu ; mais, elle était en France et le tragique, ici, n'est pas aussi facile à pra-

tiquer qu'à méditer. — Renonçant donc, momentanément, à échafauder quelque action coupable, criminelle, ou simplement habile, qui lui rendrait la quiétude qu'elle avait perdue, qui ramènerait Pierre à elle, elle se dit que les circonstances se chargeraient, sûrement, de lui procurer la vengeance qu'elle souhaitait et elle s'en remit au destin du soin de la satisfaire.

Mais, les circontances qui, certes, pouvaient fort bien se montrer favorables aux desseins de la comtesse Vinci, pouvaient également créer contre ces desseins de nouvelles difficultés.

La comtesse Vinci — comme tout le monde, d'ailleurs — ignorait que Pierre et sa jeune femme passaient, au travers des mondanités parisiennes, suivis par le regard maternel d'une femme qui, ayant souffert, ayant pleuré, veillait jalousement à ce que la douleur et les larmes ne les touchassent pas, aurait donné sa vie pour assurer leur bonheur.

Or, cette femme — Mme de Vère — ne se dresserait-elle pas, soudain, entre les deux enfants qu'elle aimait sans être connue d'eux, et le péril que l'existence dirigeait contre eux, si ce péril devait jamais les menacer ? — Cette femme, cette mère, qui, désormais, sortie de sa retraite pour protéger, à leur insu, ceux qu'elle chérissait, vivait dans le monde, en recueillait tous les échos, sans cesse à l'affût des voix qui prononçaient le nom de son fils ; — cette femme, cette mère, ne surgirait-elle pas, farouche, entre Pierre et la créature implacable qui tenterait de briser sa joie, à l'heure où cette créature marcherait contre lui ou contre celle qui partageait ses jours ?

Précisément, Mme de Vère n'avait point été sans apprendre et sans déplorer l'intimité récente de Pierre et de la comtesse Vinci, et, quoique rien dans cette intimité n'eût permis, jusqu'alors, de craindre pour le bonheur conjugal du jeune homme,

elle avait pressenti l'intrigue, l'aventure qui étaient susceptibles d'en résulter.

Les faits, les incidents qui avaient particularisé la liaison de Pierre et de la comtesse, ne l'avaient point autorisée à s'interposer entre eux ; mais, dans la divination qui était en son âme de mère et que le lamentable passé avait développée en elle, elle avait jugé que cette liaison était équivoque, sous des allures correctes observées de part et d'autre, et, femme de soldat, elle avait monté la garde, si l'on peut ainsi s'exprimer, autour de la quiétude, de l'honneur de son fils, en cette occasion, prête à jeter le cri qui le rappellerait à lui-même, qui lui rendrait la conscience de l'abomination dans laquelle il s'engagerait, la foi de l'époux oublieux des serments échangés et roulant, sous l'influence détestable, et peut-être excusable, d'un mouvement passionnel, dans un abîme.

Lorsque Pierre s'éloigna de la comtesse

16.

Vinci, la pauvre mère éprouva, certes, un immense soulagement et fit des vœux pour que le lieutenant ne conservât aucun souvenir de la séductrice. Mais, oserait-on affirmer qu'au fond de son cœur, elle ne regrettât point, alors, qu'il ne lui eût pas été offert d'intervenir en faveur du bonheur de son fils, afin d'obtenir, de gagner — dût-elle mourir de cette suprême joie — le pardon qui lui avait été, naguère, si durement refusé ?

VII

Quelque temps, déjà, s'était écoulé sans que Pierre revît la comtesse Vinci et la situation si critique qui existait, entre la jeune femme et le lieutenant, semblait être entrée dans une ère d'apaisement ou d'oubli, lorsque l'un des incidents mondains auxquels tous deux étaient exposés, de par l'existence qu'ils menaient, les remit soudainement en présence.

La comtesse Le Gonidec, qui possédait une fort belle propriété aux environs de

Paris, tout près de cette forêt de Rambouillet si admirée, si aimée des artistes et des touristes — la comtesse Le Gonidec, cédant aux sollicitations de son fils, organisa des réceptions — on était en juin — dans son domaine de Saint-Benoist, et, au nombre de ses premiers invités, se trouvèrent Pierre et sa femme ainsi que la comtesse Bianca Vinci.

Quand le lieutenant apprit qu'il allait se rencontrer avec celle qu'il avait fuie, et dont, instinctivement, il redoutait le contact, il eut la pensée de ne point accepter l'invitation qui lui était adressée, de ne point se rendre à l'appel de Mme Le Gonidec, de se dérober au nouveau péril qui surgissait ainsi, spontanément, devant son bonheur, en invoquant, pour motiver son refus, quelque prétexte de famille ou d'affaire. Mais, sa camaraderie avec Yves, le fils de la comtesse Le Gonidec, ne lui permettait guère une abstention, dans cette circonstance; comprenant que les

raisons qu'il lui offrirait seraient fort discutées, fort épluchées, pour employer une expression courante, et finalement, sans doute, repoussées affectueusement, il se résigna à paraître à Saint-Benoist, comptant, d'ailleurs, pouvoir, dans le mouvement mondain qui allait s'y produire, mettre entre lui et la comtesse Vinci — grâce aussi à la présence de Mary — un éloignement susceptible d'assurer sa quiétude.

Les sentiments qui avaient visité la comtesse Bianca Vinci, en constatant le jeu de hasard qui ramenait Pierre sur sa route, avaient été, naturellement, d'une nature toute différente de ceux qui animaient le jeune homme. Elle s'était réjouie, en notant ce retour qu'elle n'avait en rien provoqué, et elle avait eu un sourire ironiquement cruel en songeant qu'elle saurait en tirer tous les bénéfices qu'il comportait.

Cette rencontre, avec le lieutenant, sur

un terrain neutre, lui apparaissait même plus profitable à ses désirs, à la revanche qu'elle souhaitait de se donner sur les événements, qu'un rapprochement qui aurait eu pour théâtre sa propre maison, et Pierre, en cette occasion, se silhouettait devant elle comme une victime offerte d'avance à sa convoitise, comme une conquête d'autant plus aisée à saisir que l'influence d'un milieu familial ne le soustrairait plus à sa séduction.

La comtesse Vinci s'inquiétait peu, alors, de Mary. Elle la considérait comme une petite poupée insignifiante, non initiée aux mouvements passionnels de l'âme et des sens ; par conséquent, ainsi qu'une quantité négligeable, et dans l'amour trop sincère, trop absolu qui la jetait vers son mari, et dans la naïveté, l'ignorance en lesquelles elle était maintenue, par son éducation, par l'ordonnancement de sa vie conjugale.

Et, raisonnant ainsi, la jeune femme

n'avait pas tout à fait tort. Il était évident, en effet, que Pierre ne trouvant plus, autour de lui, l'appui matériel et moral de son existence familière, l'influence de son foyer, serait beaucoup plus vulnérable aux coups qu'elle lui destinait; il était évident, également, que Mary, rendue peu perspicace par l'aveugle confiance qu'elle avait dans les sentiments du lieutenant, à son égard, et dans ceux qu'elle lui témoignait, ne se douterait même pas de l'intrigue qui naîtrait sous ses pas.

Ayant donc résolu de venger la défaite qui lui avait été si péniblement infligée, la comtesse Vinci, une fois installée à Saint-Benoist, chez Mme Le Gonidec, attendit avec calme le premier choc de l'ennemi, ou plutôt de celui qu'elle avait cru devoir, un temps, envisager comme un ennemi.

Ce choc se produisit dès le lendemain de son arrivée, chez Mme Le Gonidec, et

n'eut rien, d'ailleurs, sous le couvert d'une correction mondaine obligée, de dramatique.

Le lieutenant, en apercevant la comtesse Vinci, dans les jardins du château, quelques instants avant le déjeuner, se dirigea vers elle, la salua, la complimenta, comme si aucun fait anormal ne s'était passé entre elle et lui, précédemment, et Mary qui était, alors, auprès de lui, ayant joint son amabilité à la sienne, l'Italienne accueillit les deux jeunes gens, avec l'apparente sérénité d'une sympathie sous laquelle l'observateur le plus méticuleux eût été impuissant à découvrir le moindre trouble, la plus légère marque de dissimulation.

Pierre et Yves, appelés par leur service à Paris, faisaient de courtes absences de Saint-Benoist, demeurant, parfois, toute une journée loin de leurs amis et parents, et il y avait déjà une semaine que cette situation durait, quand on convint d'or-

ganiser une vaste partie de campagne, un rallye-paper, qui aurait pour acteurs non seulement tous les invités de Mme Le Gonidec, mais aussi la plupart des officiers de la petite garnison de Rambouillet, ainsi que quelques voisins de château.

Chacun accueillit ce projet avec une joie enfantine, presque, et les deux jeunes officiers s'étant arrangés pour être libres, au jour fixé pour l'expédition champêtre, il y eut quelque impatience, chez les hôtes de Saint-Benoist, dans l'attente de cette heure de plaisir.

Mary, qui était fort bonne écuyère, battit des mains à l'annonce d'un jeu qui allait lui permettre de s'exercer en son sport favori, et l'on dut prévoir, dès lors, qu'elle ne laisserait à nulle autre de ses compagnes, la gloriole de mener la chasse.

Quant à la comtesse Vinci, elle ne manifesta ni contentement ni ennui, en cette occurrence. Elle accepta, avec une indifférence aimable, simplement, cette course,

à travers bois et champs ; mais, devant l'enthousiasme de Mary, elle ne put se défendre de sourire et comme peut-être, alors, sous l'action d'une pensée qu'elle ne disait pas, elle sentit que son regard brillait étrangement, elle en voila l'éclat par un rapide battement des paupières.

Le jour, donc, indiqué pour cette réunion sportive, étant arrivé, tous les invités de Mme Le Gonidec furent exacts au rendez-vous et il y eut nombreuse et élégante réunion, au château de Saint-Benoist.

On y déjeuna joyeusement et lorsque le repas fut terminé, on se prépara au « rallye » que l'on avait organisé avec un soin et avec un attrait tout particuliers.

Dès que le « lancer » eut été annoncé par les trompes de chasse, ce que l'on avait prévu se réalisa, en effet. Mary Dorin, ayant auprès d'elle Yves Le Gonidec, prit la tête de la poursuite, et, emportée par son ardeur instinctive, disparut vite avec lui dans les fourrés, suivie de la plupart

des hommes et des femmes qui assistaient à cette fête.

Pierre, un peu surpris par la fougue de sa femme, la regarda tout d'abord s'éloigner, puis se disposait à courir sur se traces, lorsque dans la poussée qu'il imprimait à sa bête, il fut arrêté net par une voix qui, derrière lui, s'élevait, doucement impérieuse :

— Monsieur Dorin...

En entendant son nom, ainsi prononcé tout à coup, le lieutenant tressaillit, retint son cheval qui, déjà, s'élançait et se retourna.

La comtesse Bianca Vinci était tout près qui fixait, sur lui, un regard perçant et qui souriait.

— Monsieur Dorin... répéta-t-elle.

Et elle ajouta, aussitôt :

— Voulez-vous m'accompagner dans cette promenade?

Le jeune homme se rangea à son côté, un peu pâle.

— Je suis à vos ordres, madame, fit-il.

La comtesse Vinci eut un petit rire.

— Oh... fit-elle, des ordres... vous n'avez guère à en tenir compte, venant de moi, avouez-le, et je n'ai guère moi-même à vous en donner... Ce n'est qu'une prière que je vous adresse, car il me semble que, depuis que nous ne nous sommes rencontrés, en tête à tête, nous avons bien des choses à nous dire...

Pierre, à ces mots, devina qu'il allait avoir à subir une attaque, de la part de la comtesse; mais il affecta de demeurer ignorant des intentions de son interlocutrice et tenta de maintenir, entre elle et lui, la réserve qu'il avait observée depuis qu'ils étaient, tous deux, les hôtes de Mme Le Gonidec.

— Pensez-vous, vraiment, répliqua-t-il, en s'essayant à un ton plaisant, que nous ayons tant que cela de choses à nous communiquer?

La comtesse le regarda encore fixement.

— Je le crois... j'en suis sûre, même,

déclara-t-elle, un peu sèchement.

Durant ce court échange de paroles, Pierre et la jeune femme s'étaient mis en route et s'étaient dirigés, aux pas de leurs chevaux, vers la voie où leurs compagnons s'étaient précédemment engagés et qui conduisait, selon toute vraisemblance, sur la piste du rallye.

Ils restèrent quelques instants silencieux, chevauchant côte à côte, songeurs tous les deux, comme s'observant et emmagasinant, en leur esprit, des phrases qu'ils hésitaient, peut-être, à faire entendre.

Ce fut la comtesse qui, la première, renoua l'entretien.

Se rapprochant, soudain, du lieutenant et collant ainsi, presque, le flanc de son cheval au flanc de celui de Pierre, elle l'interpella brusquement.

— Pourquoi, reprit-elle — et sa voix était sourde, saccadée — pourquoi vous êtes-vous éloigné de moi ?... Que vous ai-je fait de mal pour que vous me traitiez avec cet oubli de toute convenance, dirais-je, si

je ne m'étais montrée à vous que sous l'aspect d'une mondaine frivole; avec cette cruauté, ajouterai-je, plus exactement, étant donnée l'intimité qui existait entre nous?

Pierre n'était point préparé à la querelle qui lui était imposée et, devant la violente apostrophe de la comtesse, apostrophe à laquelle il ne pouvait dénier une raison logique, il ne sut que balbutier.

— Je vous assure... commença-t-il.

Mais, la jeune femme l'interrompit.

— Allons... gronda-t-elle, n'assurez rien, car tout ce que vous pourriez affirmer, au sujet d'un fait qui ne saurait être retranché de nos relations, ne serait que faux prétexte, mensonge... Confessez plutôt que vous vous êtes joué de moi, de ma crédulité, de la sympathie que je vous témoignais et, devant votre franchise, je verrai si je dois vous garder rancune ou s'il m'est possible de vous pardonner...

Pierre recouvra une partie de son calme.

— S'il est vrai, répondit-il, que je me sois éloigné de vous, dans une circonstance que j'ai jugée périlleuse pour votre bonheur et pour le mien, il n'est pas juste de dire que je me sois joué de vous et des sentiments affectueux que j'avais eus, je ne m'en cache pas, la joie et l'orgueil de vous inspirer.

La comtesse se fit ironique.

— Très bien... jeta-t-elle, dans un rire; admettons que je me sois trompée, quant à l'attitude que vous avez adoptée vis-à-vis de moi; admettons que je n'aie point été victime d'une amusette imaginée par vous... Reste, alors, entre nous, la question de votre fuite si précipitée... d'une séparation que vous avez sciemment souhaitée... Voulez-vous me dire, je vous prie, en quoi cette séparation était une garantie de votre bonheur et du mien?

Et, comme le jeune homme demeurait muet, elle continua, nerveuse :

— Vous refusez de répondre à ma ques-

tion, parce que la réponse, la seule réponse que vous y pourriez faire, vous effraie, n'est-ce pas ? — Eh bien, je vais prononcer, moi, les mots que vous n'osez formuler...

Et, comme Pierre esquissait un mouvement de protestation, elle poursuivit avec une sorte de véhémence :

— Vous vous êtes éloigné de moi, Pierre, parce que vous m'aimiez, parce que vous saviez aussi que je vous aimais et parce que les choses étant ainsi, entre nous, vous avez été lâche devant les conséquences qu'elles semblaient devoir déterminer.

Le lieutenant eut un frémissement.

— Eh bien, soit..., fit-il. — Supposons, en effet, que vous disiez vrai.. N'ai-je donc point agi sagement, honnêtement, en vous fuyant?...

La comtesse Vinci eut un haussement d'épaules, las et dédaigneux.

— Oh, murmura-t-elle, à quoi bon discuter l'excellence ou la vilenie de votre conduite, envers moi ?... N'imitons pas les

avocats, je vous en supplie, et considérons, sans vains discours, les faits accomplis. — Or, vous êtes-vous jamais demandé si je les acceptais, moi, ces faits, dans la réalisation que vous leur avez donnée ?... Vous êtes-vous jamais inquiété de savoir si je me résignais au délaissement que vous m'avez infligé ?

Le jeune homme regarda sa compagne avec anxiété.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

La comtesse lui saisit le bras gauche et, sous cette pression, sa monture se cabra presque.

— Ce que je veux dire, déclara-t-elle, à voix basse, c'est que vous m'aimez encore, Pierre, que vous m'aimez toujours... c'est que je vous aime... que je n'ai jamais cessé de vous aimer, malgré le mal que vous m'avez fait... c'est, enfin, en une phrase comme en dix, que je n'accepte pas cette séparation que vous avez décidé de mettre entre nous...

Le lieutenant, à son tour, dans un geste presque brutal, abattit sa main sur celle de sa compagne.

— Ah, malheureuse... fit-il. — Taisez-vous !

La comtesse se dégagea de l'étreinte qui enserrait son poignet.

— Pourquoi me tairais-je?... s'exclama-t-elle.

— Parce que, répliqua Pierre — en ne se défendant plus des sentiments trop réels que lui prêtait la jeune femme — parce que vous savez bien que nous ne pouvons pas nous aimer...

— Qui ou quoi nous en empêche?

— Tout.

La comtesse Vinci devina que, dans cette brève réponse, Pierre mettait toute son intimité conjugale en opposition avec la passion qu'elle créait en lui; mais elle avait, une fois déjà, commis une faute de tactique en évoquant, entre elle et lui, l'image, le souvenir de Mary, et elle se

garda bien, alors, de renouveler la même maladresse.

— Ecoutez-moi, Pierre, dit-elle, insinuante, vous m'aimez, je vous aime, et il est certain que la vie a dressé, entre nous, des obstacles qui semblent entraver la réalisation normale d'un bonheur qui naîtrait de l'union de nos destinées. — Cependant, celui que nous offre l'existence, telle qu'elle se présente à nous, est encore désirable, renferme encore une somme superbe de joies exquises et nous serions criminels, presque, de l'avoir laissé germer en nous, pour en détourner nos cœurs, alors qu'il paraît prêt à s'épanouir... Non, non, nous nous aimons et rien ne saurait détruire notre affection... nous nous aimons... nous nous sommes retrouvés, après avoir tenté de résister à l'entraînement qui nous pousse l'un vers l'autre, et nous nous aimerons... et nous ne nous fuirons plus...

Si, comme il s'était efforcé de l'assurer

18.

à la comtesse, Pierre avait eu la sincère volonté de résister à son appel, il eût pu, en cet instant, d'un mot, briser net la chaîne que la jeune femme forgeait dans le but de se l'attacher ; il eût pu, en prononçant le nom de Mary, qui, alors, galopait, insouciante, loin de lui, détruire le charme dont il se sentait enveloppé. Mais, il ne prononça point ce mot ; mais, il n'appela point à l'aide de son intimité aux abois, la chère vision de son paisible foyer, et, faible devant celle qui versait en son être toutes les séductions d'une impérieuse passion, faible, surtout, devant l'amour surgissant, sous ses pas, avec une violence qu'il ne lui connaissait pas, il resta silencieux, lorsque la comtesse se tut et, courbant la tête, baissant les yeux — ainsi qu'un enfant grondé — devant son regard autoritaire et attirant, tout ensemble, il continua de chevaucher auprès d'elle, la suivant, se laissant guider par elle plutôt qu'il ne la conduisait.

De son côté, la jeune femme prise tout entière, et sincèrement, par l'élan de ses propres paroles, était émue et s'abandonnait, rêveuse, à la suggestion douce et rude, à la fois, de l'heure qu'elle vivait.

Pierre et la comtesse Vinci étaient seuls, au milieu des bois, alors, la chasse s'étant éloignée d'eux depuis longtemps et les ayant pour ainsi dire perdus.

Nul bruit, nulle importunité ne venaient troubler leur tête-à-tête et il semblait bien, vraiment, qu'ils fussent l'un à l'autre, dans le silence, dans l'ombre des hautes futaies, à l'abri de tout regard, sourds à toute voix, cheminant l'un près de l'autre, comme si le destin leur eût préparé cette solitude pour se comprendre, enfin, pour s'aimer dans la griserie et dans la puissance de la nature suant une sève odorante et féconde, sous les rayons tamisés d'un soleil d'été, sous la tiède atmosphère courant au travers des branches feuillues.

Tout à coup, au détour d'un sentier, la comtesse, qui marchait devant son compagnon — l'étroitesse du chemin ne permettant pas à deux chevaux de se placer de front — s'arrêta et mit vivement pied à terre.

Pierre, étonné par ce mouvement imprévu, ouvrait la bouche pour en demander la cause, lorsque la jeune femme, du bout de sa cravache, lui indiqua une sorte de kiosque forestier établi dans le taillis pour une halte de chasseurs, sans doute, et se dirigeant vers la maisonnette, lui dit simplement :

— Venez !

Le lieutenant, à son tour, sauta à bas de son cheval et, docilement, suivit sa compagne.

Lorsqu'ils furent arrivés près du kiosque, la comtesse Vinci pria Pierre d'attacher les chevaux à des anneaux qui pendaient le long de la muraille faite de grosses branches entrelacées et de briques, et elle

poussa, de la main, la porte qui s'ouvrit, laissant apparaître une vaste salle meublée de tables, ainsi que de sièges en bambou.

— Je suis un peu fatiguée, dit-elle, alors, et, vraiment, cette cabane s'est trouvée fort à point sur notre route pour y prendre quelque repos...

Et elle entra dans le kiosque où le jeune homme, un peu pâle, la rejoignit.

Une demi-heure plus tard, environ, Pierre et la comtesse en ressortaient et le lieutenant se disposait à détacher les chevaux qui, impatients, frappaient le sol du sabot, quand, sur le seuil de la porte, la jeune femme, lui jetant les bras autour du cou, le força à renverser la tête vers elle et s'unit à lui dans un long baiser. — Et Pierre ne se déroba plus à cett étreinte.

Pourtant, il eut, soudain, un tressaillement : dans le lointain, une fanfare de trompes résonnait.

Avec une hâte fiévreuse, il aida son amie

à se mettre en selle, enfourcha vivement son cheval et, tous deux, sans un mot, sans un regard échangés, se précipitèrent au travers de la forêt, pour rejoindre la chasse.

La comtesse Bianca Vinci, désormais, triomphait. — Pierre Dorin lui appartenait et il semblait que, dans le hasard même qui les avait rapprochés l'un de l'autre, qui avait, pour ainsi dire, livré le jeune homme, sans défense, à la satisfaction de son caprice — il semblait que tout, êtres et choses, s'étaient faits les complices de l'intrigue qu'elle avait imaginée.

A Paris, dans le mouvement des salons, Pierre, qui s'était repris, eût sans doute possédé la force ou le courage de résister à la comtesse et il est même probable que les poursuites qu'elle eût, alors, dirigées contre lui, l'auraient incité à un éloignement définitif.

Mais, dans cette campagne, ils s'étaient trouvés seuls, en tête à tête, et Pierre,

grisé par le grand air ainsi que par le parfum d'amour qui se dégageait de la

comtesse, s'était senti faible, n'avait écouté que ses instincts et peut-être aussi sa vanité d'homme, avait abdiqué, entre les mains de celle qui le magnétisait, presque, toute volonté, toute initiative.

Il avait obéi à son appel, comme dans l'inconscience des faits qui allaient résulter de sa soumission et, lorsqu'il s'était réveillé de l'erreur qui l'avait ainsi envahi, il avait été affolé.

Mais, quoique très honnête, très loyal, dans l'expression de ses sentiments, il n'était pas construit — moralement et physiquement — autrement que les autres hommes et, tout en déplorant la trahison dont il se rendait coupable envers Mary — en devenant l'intime ami de la comtesse Vinci — il ne pouvait se défendre d'une impression orgueilleuse, d'une sensation de bonheur, lorsqu'il songeait à l'ardente affection que cette femme lui témoignait — que cette affection eût sa source

dans un contentement tout passionnel ou dans l'émoi réel du cœur.

Tout homme, en effet, à la suite d'une tromperie conjugale — si éphémère qu'elle puisse être — n'accueille-t-il pas, même alors qu'il se reproche amèrement cette tromperie, l'indéfinissable caresse qui lui vient de l'heure coupable qu'il a vécue, parce que cette heure, dans le souvenir qu'elle dresse devant lui, flatte sa vanité, ensorcèle, si l'on peut ainsi parler, ses instincts, ne lui permet guère de se rendre compte, sous l'influence des joies éprouvées, de la laideur de son action.

Or, Pierre était ainsi que tout homme qu'une bonne fortune accapare et, dans le remords même que cette bonne fortune lui inspirait, il puisait la subtilité de sens et d'esprit susceptible de le dégager, tout au moins momentanément, de toute discussion avec sa conscience.

La comtesse Vinci avait bien deviné qu'il lui appartiendrait tout entier, si jamais

elle parvenait à le saisir et elle ne s'était pas abusée sur la justesse de sa pensée ; Pierre, dorénavant, était à elle, tout à elle, et il paraissait logique de croire qu'il ne lui serait plus offert de la fuir aisément.

Cependant, en dépit de l'assurance que la jeune femme était en droit de posséder, quant à la stabilité de la liaison qu'elle venait de se créer, elle ne se trouvait pas absolument satisfaite, elle ne se déclarait pas, intimement, tout à fait heureuse.

Pierre avec Mary, ainsi qu'elle, avaient, depuis quelques jours, quitté le château de Saint-Benoist, étaient rentrés à Paris où les occasions de se rencontrer, de s'isoler, se multipliaient à leur gré, et l'aventure qui rivait, désormais, le jeune officier à la comtesse Vinci, se déroulait, normalement en apparence, identique à toute aventure passionnelle, quand le lieutenant, comme malgré lui, comme sous la poussée d'un sentiment qu'il n'accusait pas, en assombrit soudain la manifestation.

Il se montra, tout à coup, inégal d'humeur, inquiet devant son amie, et la comtesse, à qui il ne fit aucunement part de la cause secrète qui provoquait, en lui, ce changement d'attitude, tout en remarquant ce changement et en le notant, se garda bien de paraître s'en apercevoir.

Elle en comprenait, elle en devinait la raison et elle était trop habile, trop intelligente pour en accroître l'expression, en la commentant avec le jeune homme.

Elle comprenait, elle devinait, que Mary était, à son insu — car la pauvre enfant ignorait le délaissement qui la frappait — l'inspiratrice de l'anxiété que témoignait Pierre et qu'ainsi, dans sa candeur, dans sa naïveté même — elle se levait, devant elle, pareille à une rivale capable de devenir redoutable en un temps indéterminé, capable de reprendre celui qui lui avait été volé, par la seule force de cette candeur, de cette naïveté.

Or, la comtesse Vinci avait trop l'expé-

rience des hommes et des choses pour ne point savoir qu'une querelle, entre elle et Pierre, au sujet de Mary, se retournerait certainement contre elle-même et la séparerait peut-être, à tout jamais, de celui qu'elle avait eu tant de mal à s'attacher.

Il se produit, en effet, un phénomène très observé chez la plupart des hommes mariés qui sont infidèles à leurs femmes. — Ils admettent bien, quoique aimant encore souvent leurs compagnes — comme dans le cas de Pierre — qu'ils peuvent être inconstants, mais ils se refusent à supporter la moindre allusion à leur intimité conjugale, de la part de celle avec laquelle ils trahissent cette intimité, et ils ont l'horreur instinctive de toute discussion susceptible de les ramener vers leur foyer dédaigné.

La comtesse Vinci connaissait cette particularité commune à tant de maris oublieux de la foi jurée, et elle ne commit pas l'imprudence, devant la morosité de

Pierre — morosité dont elle avait analysé les éléments — de lui parler de sa femme, de lui reprocher même sa tristesse.

Toutefois, comme elle n'était pas de celles qui se résignent volontiers à n'occuper que la seconde place, dans les choses de la vie, elle décida qu'elle aurait raison des inquiétudes de son ami, comme elle avait eu raison de ses résistances récentes ; elle décida qu'elle débarrasserait leur liaison de la cause énervante qui en entravait les joies et que le bonheur, si péniblement acquis, qu'elle goûtait, lui serait offert dans la plénitude des sentiments et des sensations qu'il lui procurait, qu'elle en retirait.

Mary était l'obstacle qui s'opposait à l'épanouissement complet de ce bonheur ; Mary s'effacerait donc devant la réalisation absolue de ses désirs, de sa volonté.

De quels machiavéliques pensées, la comtesse Vinci appuyait-elle, alors, les réflexions que lui suggérait l'attitude de

Pierre ? — De quels redoutables desseins menaçait-elle, alors, sa pauvre et innocente femme ?

Nul n'aurait su le dire — car elle gardait son secret — si elle avait un secret — au fond de son être ; car elle demeurait

impénétrable devant tous, devant celui, surtout, dont elle jalousait, chaque jour davantage, la possession.

Un observateur, cependant, ne fût pas, alors, resté indifférent à sa conduite vis-à-vis de Pierre et de Mary.

Jusqu'en ce temps, la comtesse Vinci qui n'avait eu, en effet, que de très intermittentes relations avec la jeune femme, s'arrangea pour renouer ces relations et pour les rendre assez fréquentes, au risque de subir, à cet égard, les remontrances du lieutenant qui, mondainement, ne pouvait empêcher, entre sa compagne et son amie, un rapprochement.

Mais, le jeune homme ne formula aucune remarque, aucune objection, devant la résolution de la comtesse et celle-ci, en constatant sa passivité — eut un sourire semblable à celui que les conteurs mettent sur les lèvres de quelque méchante fée, assurant la réalisation d'un don cruel.

VIII

Les derniers jours de juin, ainsi que tout le mois de juillet, s'écoulèrent dans le trouble, dans le péril de la situation qui venait de se produire, entre Pierre, sa femme et la comtesse Vinci, et l'on se trouva, bientôt, en août, sans qu'un incident nouveau, futile ou grave, eût, cependant, rompu la fausse quiétude qui les enveloppait tous.

La comtesse Vinci continuait de fréquenter Mary, la recherchait plus que

jamais, l'attachait à elle, pour ainsi dire, par une séduction mondaine à laquelle la jeune femme cédait d'autant plus aisément que son âme était restée naïve ; Pierre persévérait dans son intrigue, n'ayant plus ni la force, ni le courage de s'en libérer, s'en remettant — car il sentait l'équivoque de sa conduite et s'en indignait même — au hasard, du soin de le sortir de l'impasse en laquelle il s'était engagé, pareil, dans le déséquilibrement de sa pensée, à un joueur qui jette, désespérément, sur un tapis, les derniers louis que renferment ses poches, sans même comprendre le jeu auquel il les confie.

Quant à Mary, prise tout entière par l'amabilité de la comtesse Vinci, elle ne voyait, elle ne démêlait rien dans le manège de son implacable rivale et l'aveuglement, le défaut de perspicacité dont elle faisait preuve, en ces circonstances, constituaient même, parfois, pour Pierre, un réel tourment, comme une sorte d'exaspération.

En certaines heures de réflexion, de remords, en effet, le lieutenant se prenait à souhaiter qu'un événement violent le portât loin des compromissions qu'il avait acceptées, et il se désolait, en songeant que Mary frappée d'une révélation, eût pu, même au prix d'un drame familial, le rendre à lui-même, en constatant qu'elle demeurait, souriante, devant lui, étrangère à l'aventure qui la séparait de lui, qui creusait, chaque jour davantage, un abîme entre son cœur et le sien.

Dans ces conditions d'existence, dans cette irrégularité de pensée et d'action, il eût été aisé, à un observateur, de prévoir qu'une débâcle de sentiments et d'impressions entraînerait, en un temps plus ou moins prochain, Pierre, sa femme et leur redoutable amie, dans un épouvantable chaos d'où ils ne sortiraient que lamentament meurtris, s'ils parvenaient à s'en échapper, même.

Or, si cet observateur, philosophe rail-

leur, sans doute, et simple notateur de leur détresse, ne se rencontrait pas, devant eux, il s'y trouvait l'âme d'une femme admirable, l'âme d'une mère, qui, en dehors de toute analyse psychologique et passionnelle, surveillait, marquait leurs mouvements intellectuels et physiques, et se rendait nettement compte de l'amertume, de la folie, de la convulsion suprême vers lesquelles le destin les menait.

La femme qui possédait cette âme, était Mme de Vère qui, recueillant minutieusement les phases de la vie de son fils, n'ignorait rien de sa liaison avec la comtesse Vinci ou, plutôt, car cette liaison était tenue assez discrète pour que le monde ne la connût pas — avait deviné, dans l'instinct généreux qui l'inspirait — toute l'intrigue dans laquelle Pierre s'était fourvoyé.

Les réflexions qu'un philosophe eût, certainement, formulées sur le développement et la fin de cette intrigue, elle les

avait prononcées en elle-même, et elle ne doutait pas que son malheureux et trop faible enfant, ne laissât son bonheur, peut-être sa vie, aux mains de celle qui s'était, avec tant d'autorité, emparée de lui.

En songeant ainsi, Mme de Vère sentait comme un affolement l'envahir et il lui prenait l'envie de dénoncer, par quelque coup d'audace — dût-il se retourner contre elle — le roman sinistre qui se déroulait devant elle.

Très au courant de tout ce qui concernait la comtesse Vinci — la sachant, par conséquent, capable de toutes les colères, de toutes les ruses, de tous les crimes même, pour assurer son contentement, elle avait l'intuition que cette femme voudrait se débarrasser, un jour, de la pauvre et frêle créature qui, dans son innocence même, présentait encore une entrave à l'absolu de sa joie, de son désir, et elle était dans l'effroi, dans l'appréhension de l'heure qui fixerait son triomphe.

Elle se disait, alors, qu'elle agirait peut-être sagement, en précipitant des faits qui s'accumulaient lentement, mais menaçants, autour d'elle; qu'elle devrait peut-être s'interposer entre la comtesse et son fils — aller trouver Pierre, dévoiler devant lui, lui crier, avec sa maternité aux abois, le mot qui le rendrait à lui-même, à celle qu'il dédaignait; le mot qui le réveillerait, enfin, de l'atroce suggestion en laquelle il semblait se complaire, à laquelle il semblait se livrer — corps et âme.

Elle se disait, aussi, qu'elle devrait s'adresser à Mary. — Mais, la pensée de parler à la jeune femme l'effrayait un peu; car, que lui dirait-elle, pour justifier son intervention? — Et si elle se décidait à lui révéler son identité, comment en expliquerait-elle le mystère? — Mary, même, comprendrait-elle, alors, le dévoûment qu'elle lui offrirait et ne la repousserait-elle pas ainsi qu'une aventurière?

Tout en redoutant, donc, les pires complications morales et les plus extrêmes dangers pour Pierre et sa femme, Mme de Vère ne pouvait que constater son impuissance à les secourir, ne pouvait que se résigner à une anxieuse attente, devant l'inefficacité de son émoi.

C'est ce qu'elle fit, d'ailleurs, en se promettant de veiller, plus que jamais, sur le cher bonheur pour lequel elle s'était sacrifiée, qu'elle avait presque édifié du silence et de l'effacement de sa vie; et elle continua de noter les heures inquiètes qui s'écoulaient, épiant celle où son intervention directe ou indirecte deviendrait opportune et nécessaire.

Une pensée désespérée l'avait, pourtant, hantée, alors, en présence de l'inaction à laquelle elle semblait condamnée par les circonstances. Elle avait eu l'idée de se rendre, de nouveau, auprès de son ex-mari, le colonel Dorin, et de tout lui dire, sur l'intrigue dont elle avait surpris le secret.

Le vieux soldat aurait pu, ainsi, se substituant à elle, épargner à Pierre et à Mary les mécomptes que l'avenir paraissait leur réserver, et elle serait demeurée dans l'ombre, ignorée toujours de ce fils qu'elle chérissait et pour qui elle luttait, n'ayant pour récompense de son dévoûment que le souvenir de son utilité.

Mais, la dernière entrevue qu'elle avait eue avec le colonel, avait déposé, en son cœur, une amertume, une irritation même qu'elle ne pouvait chasser d'elle-même et, à la pensée de le revoir, de lui parler encore, elle se défendait mal d'une impression de lassitude, de découragement qui annihilait, en elle, tout l'effort de sa volonté.

Et puis, était-il si certain que cela que le colonel, s'il consentait à la recevoir, ajouterait foi à ses affirmations ? — Etait-il si certain que cela qu'il l'écouterait même, qu'il ne verrait point au travers de la haine dont il la poursuivait, comme une

importunité dans la démarche qu'elle accomplirait auprès de lui, comme une ruse de femme, même, voulant, sous le prétexte d'une action méritoire, d'une affection exagérée pour l'enfant qu'elle ne connaissait plus, renouer des relations que les années avaient effacées?

Et, alors, il l'outragerait, il la maudirait, il la jetterait peut-être hors de chez lui... Et, alors, de quel résultat lamentable serait suivie sa visite?... Elle aurait été chercher, auprès du colonel, une douleur de plus et elle aurait apporté, dans son existence, un bouleversement qui le tuerait, sans doute.

Non, non — elle ne ferait pas cela... Non, non, elle ne s'exposerait pas, de nouveau, à quelque offense imméritée.

Attendre... Elle ne pouvait donc qu'attendre qu'il lui fût permis de se dresser, résolument, par un acte ou par une parole que dicterait le destin, entre son enfant et le malheur dont elle le sentait menacé.

La situation de Mme de Vère était, alors, des plus pénibles, des plus cruelles.

Animée des sentiments les plus nobles, les plus généreux, il lui était interdit, sous peine de provoquer un scandale mondain, dont son fils souffrirait, ne se relèverait pas, peut-être, de le servir, de le protéger, contre un enchaînement de faits qui — il était aisé de le prévoir — s'accumulaient au-dessus de sa tête, comme des nuées d'orage au-dessus de quelque toit.

Cette liaison, en effet, du lieutenant et de la comtesse Vinci — cette liaison qu'elle avait devinée, analysée, enregistrée, avec une sorte d'épouvante, n'était pas connue du monde que fréquentaient Pierre et son amie, et un mot imprudent, une démarche trop osée, étaient susceptibles de la rendre publique, c'est-à-dire de la métamorphoser en une fable, en une comédie qui, racontées de salon en salon, deviendraient vite le cancan du jour, la nouvelle à sensation que les oisifs élégants de

la Société parisienne aiment à recueillir et à commenter.

Le lieutenant ne résisterait, elle le comprenait, ni dans son esprit, ni dans le poste qu'il occupait, à l'esclandre qu'une telle révélation ferait naître et il s'effondrerait, tout autant, alors, sous l'odieux et le ridicule de cet esclandre, que sous les conséquences de l'aventure dont il était le héros encore ignoré.

Cette raison était suffisante, certes, pour que la pauvre femme s'imposât une réserve extrême, dans le dévoûment qui la portait vers son fils ; mais elle la désespérait, en même temps, car, ne pouvant veiller que de loin et dans une mesure très relative, sur la sécurité de Pierre, elle s'interrogeait avec inquiétude, se demandant s'il lui serait donné de le secourir, de l'arracher au péril qui guettait son bonheur, lorsque ce péril, nettement, se dresserait devant lui.

Sous l'influence de ces soucis, de ces

préoccupations, Mme de Vère avait une existence atroce, toute de cauchemar, et l'on n'aurait pu dire comment elle serait sortie des tourments qui l'accablaient, et l'on n'aurait pu dire, si, au jeu cruel de sa maternité torturée, elle n'eût point perdu la raison, si même elle ne fût pas morte de l'épuisement moral et physique que lui communiquait sa peine, quand un incident concernant Pierre, Mary et la comtesse Vinci, vint, salutairement, la détourner de l'angoisse fiévreuse qui l'énervait en lui procurant cette activité de pensée et d'action que, depuis de longs jours déjà, elle souhaitait de posséder, comme un dérivatif à sa propre douleur, comme une espérance dans la libération passionnelle de son fils.

La comtesse Vinci, lasse de la morosité, de l'inquiétude dont Pierre semblait ne point devoir ou pouvoir se délivrer, décida, soudain, de quitter Paris, de s'en

aller passer les derniers jours de l'été, sur quelque grève, et, bientôt, ayant mis son dessein à exécution, elle annonça qu'elle se retirait, en Bretagne, en ce coin si tourmenté et si tragique de souvenirs qui avoisine Penmarc'k et la Baie des Trépassés.

Pierre éprouva, tout d'abord, comme une impression de soulagement, lorsque la jeune femme lui fit part de la résolution qu'elle avait prise, mais cette impression fut de courte durée et suivie d'un sentiment de malaise indéfinissable, quand Mary, de son côté, lui déclara qu'elle avait l'intention d'accompagner la comtesse à la mer, de villégiaturer avec elle, là où elle avait choisi une résidence momentanée.

Le lieutenant tenta bien, alors, de présenter à sa femme quelques observations, au sujet de ce voyage un peu lointain et qui devait le séparer d'elle presque d'une façon anormale ; mais il dut borner ses

remarques à cette seule objection ; car, dans sa situation, il lui était interdit de montrer trop de répugnance à ce que Mary accompagnât la comtesse, puisqu'il n'aurait pu lui expliquer les causes de son opposition, en cette circonstance.

Pris au propre piège de son intrigue, il ne lui était offert que de s'incliner devant le désir de sa femme et de son amie ; il ne lui était donné que de se résigner à enregistrer leur fantaisie, n'ayant pour consolation, dans la contrariété qui s'emparait de lui, que de se promettre d'aller les retrouver aussi souvent que son service, au ministère de la Guerre, lui permettrait de s'absenter de Paris.

Les deux femmes partirent donc pour la côte de Bretagne, laissant Pierre à ses occupations, et il y avait quelque temps, déjà, qu'elles vivaient, là-bas, dans une intimité qui, quotidiennement, paraissait se faire plus étroite, lorsqu'une après-midi, la comtesse Vinci, en proposant à

son amie d'accomplir, avec elle, après le dîner, une promenade vers les roches si pittoresques de Penmarc'k, eut comme un étrange sourire qui ne pouvait être compris de Mary, qui ne fut même pas remarqué d'elle, d'ailleurs.

Le soir étant venu, les deux jeunes femmes s'acheminèrent, en effet, vers le chaos rocheux qui borde la côte, en ces lieux, et par des sentiers tortueux, tracés en pleine pierre, descendirent sur la grève.

La mer était basse, mais son murmure croissant annonçait qu'elle commençait à monter et, sous la clarté lunaire qui faisait douce la nuit, la ligne des vagues qui s'avançaient, tumultueuses, se dessinait comme un long fil d'argent.

Tout en devisant, la comtesse et sa compagne s'étaient aventurées un peu loin des falaises, marchant difficilement, entre des rochers rasant le sable et des trous emplis d'une eau encore profonde, mais riant,

toutes deux, des obstacles qui s'accumulaient sous leurs pas.

La mer, maintenant, montait plus nettement et ni la comtesse, ni Mary ne semblaient se soucier du danger qui accourait sur elles, comme une bête mauvaise et effroyable, avide de les dévorer.

Elles s'étaient, un peu fatiguées, assises sur une sorte de bloc granitique, entouré comme d'une chevelure d'algues et de varechs, et là, dans cette mélancolie, dans cette poésie, dans cette infinie quiétude qu'inspirent les nuits océaniques, elles causaient, à voix basse, elles échangeaient de fugitives impressions auxquelles succédaient de longs silences.

Dans l'ombre, tout là-bas, la masse noire des falaises se découpait sur le ciel éclairé par la lune, et par intervalles, comme un appel de la terre à la mer, un cri — voix d'homme ou d'animal — s'élevait, retentissait et se perdait dans le sourd grondement des abîmes.

La comtesse et Mary s'entretenaient de Paris, de Pierre, de leurs amis communs et, très prises par leur causerie, ne paraissaient pas entendre un léger clapotis qui se produisait au pied de la roche sur laquelle elles se trouvaient, quand, tout à coup, ce clapotis eut comme une sorte de rebondissement et une lame, serpentant le long de l'îlot, vint les éclabousser de son écume.

Dans un même mouvement, elles se dressèrent, alors, et s'étant retournées vers la mer, elles demeurèrent immobiles, muettes.

Puis, la comtesse eut une phrase empreinte d'un accent d'épouvante contenue.

— Nous nous sommes trop attardées, ici, dit-elle. — La mer montait déjà lorsque nous y sommes arrivées et, maintenant elle est sur nous, elle nous enveloppe.

Mary, vivement, et dans un geste d'effroi instinctif, se rapprocha de son amie.

— Quittons en hâte cet îlot, fit-elle, et sauvons-nous...

La comtesse jeta, sur elle, un regard oblique.

— Oh, répliqua-t-elle, avec calme, avec un calme stupéfiant, il ne servirait de rien de fuir devant la marée... En ces parages, la mer monte avec une rapidité foudroyante et nous n'aurions pas fait cinquante mètres, qu'elle nous aurait bousculées...

Mary eut un gémissement.

— Que faire, mon Dieu!... s'écria-t-elle... nous sommes perdues, alors...

Un sourire glissa sur les lèvres de la comtesse.

— Perdues... murmura-t-elle... non, si vous savez nager...

La jeune femme laissa échapper comme une lamentation.

— Hélas... prononça-t-elle, je ne sais pas nager et je n'ai d'espoir qu'en vous... Ne m'abandonnez pas, je vous en pric...

— Cela, ma chère amie, déclara la comtesse, est plus aisé à demander, à vouloir même, qu'à réaliser... Je suis une bonne nageuse, c'est vrai ; mais, ici, la mer est houleuse et je ne sais, vraiment, si jamais j'aurai la force de vous soutenir, dans le roulis des vagues...

Et, dans une impatience d'amie peinée, tout en commençant à se dévêtir, à se débarrasser de la robe et des jupons qui auraient pu entraver ses mouvements dans l'eau, elle ajouta :

— Sapristi... dans quelle situation nous sommes-nous mises, ce soir ?... Il fallait donc me dire que vous ne saviez pas nager, nous ne nous serions pas aventurées aussi imprudemment, jusqu'ici... ou, tout au moins, nous aurions observé l'heure de la marée... Mais, à quoi bon récriminer, n'est-ce pas ?

Le bruit d'un sanglot, seul, lui répondit, auquel se joignit un roulement sourd d'eau écumeuse battant la roche.

La mer, en effet, à présent s'étalait, de minute en minute, davantage, autour des deux femmes et, dans une poussée qui, dans les demi-ténèbres de cette nuit, paraissait vertigineuse, se gonflait et moutonnait au-dessous d'elles.

Dans une succession de vagues culbutant les unes sur les autres, elle baigna bientôt le niveau supérieur du bloc granitique et vint lécher les pieds de la comtesse et de Mary.

Celle-ci s'affola, alors, et se rejeta, suppliante, vers sa compagne.

— Oh, sauvez-moi... sauvez-moi... implora-t-elle.

Mais, la comtesse qui maintenant, était à demi-nue, semblait ne plus l'entendre.

— Sauvez-moi... sauvez-moi... répéta la pauvre femme.

Et, comme la comtesse gardait le silence devant sa détresse, elle s'accrocha à ses bras, dans la démence du malheureux qui réclame une protection contre la mort.

Une chose atroce, abominable, alors, se produisit. La comtesse, au contact de Mary, fit un bond, se dégagea de son étreinte, avec une énergie terrible, sans

lui adresser une parole, se glissa dans l'eau et, dans une vigoureuse brassée, s'éloigna.

L'infortunée jeune femme, tout d'abord,

resta comme interdite, comme étonnée, devant l'abandon dont elle était victime, se refusant même à croire à cet abandon. — Mais, quand elle vit la silhouette de la comtesse se perdre dans le remous des flots, quand elle constata l'affreux délaissement auquel elle était condamnée, elle parcourut l'îlot, pareille à une bête soudain jetée en une cage et, dressant vers le ciel ses deux bras désespérés, elle eut un cri, comme une sorte de hurlement qui s'en alla, sinistre, dans le soir, vers la falaise, et qui retourna, porté par l'écho, vers l'infini.

Seule !... Elle était seule, saisie tout entière par l'océan, et elle allait mourir... Seule... elle était seule... Et cette femme qui l'avait conduite là, qu'elle avait crue son amie, dans une lâcheté abominable se sauvait, sans tenter même de l'associer à sa fuite...

Mary jeta un appel, encore, dans le silence du soir — un appel qui courut au

ras des vagues, ainsi qu'un pauvre oiseau blessé, et comme, déjà, l'eau montait jusqu'à ses genoux, elle ne dit plus rien, elle s'égara en une contemplation résignée et démente de l'immensité.

Bientôt, la mer atteignit sa taille, puis sa poitrine et sous chaque coup de lame, il lui semblait qu'elle allait être renversée, entraînée pour toujours, dans le gouffre, lorsque, tout près d'elle, une tête apparut, un bras s'allongea qui la saisit à l'épaule et la maintint debout, encore, sur le rocher.

Puis, une voix retentit, haletante, mais douce, à son oreille.

— Courage... lui disait cette voix... Vous êtes sauvée...

Et, tout à coup, une femme qu'elle crut être, tout d'abord, la comtesse revenue vers elle, dans un sentiment d'humanité, mais que son regard ne semblait pas connaître, cependant, se dressa à côté d'elle, la soutenant, l'exhortant à l'espérance.

Mary songea que quelque fantôme de la mer s'emparait d'elle.

Mais, comme ce fantôme continuait de lui parler avec affection, elle se rassura.

— Courage... lui répétait la voix... Vous n'avez plus rien à craindre... Je vous sauverai... Mais, je vous en conjure, lorsque je vais me remettre à la nage, avec vous, abandonnez-vous à moi... Que pas un seul de vos mouvements ne vienne paralyser les miens...

La pauvre enfant eut un murmure.

— Oui... oui... sauvez-moi, fit-elle.

Et, fermant les yeux, défaillante, la tête renversée, soudain, dans un évanouissement salutaire à son sauvetage, elle se laissa couler entre les bras de celle qui, si miraculeusement, la venait arracher à la mort et qui, chargée de ce précieux fardeau, se reprit à nager vers la terre.

Ni la comtesse, ni Mary, depuis qu'elles résidaient sur les côtes de l'Océan,

n'avaient remarqué qu'une femme, dont la demeure se trouvait à quelque distance des leurs, semblait les suivre, dans leurs promenades, les épier, comme s'attacher à leurs pas ainsi qu'une ombre d'elles-mêmes, en observant, toutefois, dans cette poursuite, une discrétion, une habileté qui l'empêchaient, en effet, d'être suspectée.

Cette femme n'était autre que Mme de Vère dont l'inquiétude s'était accrue, lorsque Mary avait quitté Paris en compagnie de la comtesse Vinci, mais dont les préoccupations avaient eu, désormais, de par ce fait, un objectif déterminé : prévoir, deviner le danger qui allait, sûrement, menacer ceux qu'elle surveillait si maternellement, et conjurer ce danger.

Or, depuis qu'elle était en Bretagne, Mme de Vère n'avait cessé, pour ainsi dire, d'avoir, sous son regard, les deux jeunes femmes, ne rentrant dans sa retraite que

les jours — bien rares — où Pierre, échappé de Paris, apparaissait à Penmarc'k, afin d'y vivre quelques heures, auprès de Mary et de la comtesse — dans l'apparente joie de son foyer conjugal, dans l'intimité passionnelle de l'Italienne.

Le soir, donc, où la comtesse et Mary s'étaient dirigées vers la grève accidentée que surplombaient les hautes falaises de Penmarc'k, elles les avait suivies, encore, plus anxieuse que de coutume, comme envahie par un sinistre pressentiment, comme ayant l'intuition qu'un drame allait se dérouler devant elle, dans lequel le destin lui réservait de tenir un rôle terrible.

Obstinément, avec des ruses infinies, elle s'était jetée sur les traces des deux jeunes femmes, et tandis que celles-ci, tout en devisant, s'étaient installées, sur l'îlot que la mer ne devait pas tarder à envelopper et à battre, elle s'était arrêtée, non loin de l'amas rocheux, dans l'ombre d'un

amoncellement de pierres, et elle avait attendu que le sort démentît ou confirmât ses craintes.

Lorsque les vagues avaient commencé de baigner l'îlot, elle avait épié plus encore l'attitude des deux amies et les paroles qu'elles avaient échangées, alors, ne lui avaient plus permis de douter de la conclusion qui allait être donnée, par la comtesse, à cette promenade. — Elle avait eu la divination très nette du sentiment qui animait l'Italienne, du piège qu'elle avait tendu à la pauvre enfant et quand elle avait entendu ses lamentations, ses cris de détresse, quand elle avait vu s'éloigner, impitoyablement, la comtesse, livrant à la mort celle qu'elle considérait comme l'obstacle à son bonheur, elle avait compris que l'heure était venue, pour elle, d'agir, enfin, en faveur de ceux qu'elle aimait; elle avait compris que le ciel, enfin, lui accordait la joie sainte de ne plus être étrangère à la vie

de son fils, dût son dévoûment rester toujours ignoré de Pierre.

Très experte en tous les sports, excellente nageuse, elle s'était résolument portée au secours de Mary et elle avait eu la satisfaction de se trouver auprès d'elle, au moment où la pauvre jeune femme allait s'abîmer dans les flots.

Et, maintenant, grâce à la marée qui la précipitait vers la terre, elle la ramenait doucement, habilement, à ceux qui, certes, ne se doutaient guère du péril qu'elle venait de courir, à ceux qu'elle avait, sûrement, cru ne plus revoir jamais.

Bientôt, en effet, Mme de Vère et la frêle épave qu'elle soutenait, furent sur la grève que la mer envahissait également et comme Mary était toujours évanouie, l'héroïque sauvetrice dut, en hâte, et avec une force dont elle-même ne se serait pas crue capable, la porter vers le sentier qui coupait la falaise et donnait

accès aux promeneurs, sur le sable, à marée basse.

Epuisée, mais ne redoutant plus les atteintes de l'Océan, pour celle qu'elle venait d'arracher à la mort, Mme de Vère, alors, déposa la jeune femme sur le sol et s'occupa à la ranimer.

Puis, lorsqu'elle eut réussi à lui rendre, à peu près, l'usage de ses facultés, elle lui parla.

— Il faut essayer de marcher, il faut rentrer au plus vite chez vous, mon enfant, lui dit-elle, car, après ce qui vient de vous arriver, dans l'état où vous êtes, il serait imprudent de demeurer ici trop longtemps... Vous allez vous appuyer sur moi et je vais vous reconduire...

Mary poussa un long soupir et, comme si elle ne saisissait pas très bien le sens des mots qu'elle entendait, elle murmura :

— Où suis-je ?... Et vous, qui êtes-vous ?... Vous n'êtes donc pas la comtesse Vinci ?

Mme de Vère eut un tressaillement.

— Non, répliqua-t-elle, je ne suis pas la comtesse Vinci.

— Qui êtes-vous donc? répéta Mary.

Mme de Vère eut comme une hésitation, avant de répondre à cette question.

— Je suis, fit-elle, après un court silence, une simple promeneuse, qui ayant été témoin de votre détresse, vous a secourue.

Puis, comme si elle eût redouté de nouvelles interrogations de la part de Mary, elle ajouta :

— Vous voilà donc sauvée... Mais je vous en conjure, ne restons pas ici... Rentrez au plus vite, chez vous, où l'on vous donnera des soins et où vous penserez à votre mari...

Un balbutiement glissa sur les lèvres de la jeune femme.

— Mon mari... dit-elle.

Et, comme si cette évocation de celui qu'elle aimait et dont elle ignorait l'incons-

INAIA

tance, l'eût rendue enfin à la vie, elle se prit à sangloter violemment.

Mais, Mme de Vère ne lui permit pas de s'attarder dans cette réaction de son être moral et physique. Elle lui prit la main, résolument, l'obligea à se mettre debout, la guida sur la pente de la falaise et la ramena dans la villa qu'elle habitait.

Ce fut une femme de chambre qui, là, reçut les deux femmes et sa stupéfaction fut extrême quand elle vit l'état dans lequel sa maîtresse et celle qui l'accompagnait se trouvaient.

Mme de Vère, brièvement, lui expliqua le drame dans lequel Mary avait failli être victime, et lorsqu'elle se fut assurée que la pauvre enfant allait être soignée avec dévoûment, elle se retira.

Cependant, Mary, maintenant étendue dans son lit et réchauffée, ne dormait pas. Un peu fiévreuse, elle regardait la femme de chambre qui allait et venait, autour d'elle, attentive.

Tout à coup, elle l'appela auprès d'elle et l'interrogea.

— Suis-je assez sotte, fit-elle. — Je n'ai même pas réclamé le nom de la généreuse personne qui vient de me sauver, au péril de sa vie... La connaissez-vous?

— L'oubli de madame est bien excusable, répliqua la caméristé. — Quant à la dame qui l'a ramenée ici, je ne sais pas son nom ; mais je l'ai aperçue plusieurs fois, dans les environs, et je crois qu'elle habite une maison située à quelque distance d'ici. Il me sera facile de recueillir tous les renseignements que madame désirera à cet égard.

— Eh bien, ma fille, déclara Mary, dès demain, dans la matinée, vous voudrez bien vous rendre chez cette dame et lui dire que je veux absolument la revoir et la remercier du dévoûment qu'elle m'a témoigné.

Puis, après une pause légère, elle ajouta :

— Vous irez aussi au télégraphe, et vous enverrez une dépêche à mon mari, réclamant ici sa présence, sans retard.

Quelques minutes après ce court échange de paroles, Mary reposait, comme alanguie dans un sommeil profond, tandis que, là-bas, la mer, à présent dans son plein, battait furieusement la falaise et lançait à la terre — comme une apostrophe tragique — son grondement de monstre abominable et magnifique à la fois.

IX

« Viens au plus vite. — Je veux absolument te revoir. — Mary. »

Lorsque le lieutenant Pierre Dorin reçut ce télégramme que lui avait fait expédier sa femme, il éprouva comme une secousse douloureuse, il eut le pressentiment qu'un malheur s'était passé entre lui et sa compagne, et affolé, presque, il se rendit auprès de son père, à qui il communiqua l'étrange, l'inquiétante dépêche.

Le colonel ressentit, ainsi que le jeune

homme, une angoissante impression à la lecture de la missive qui lui était soumise ; mais il la dissimula autant qu'il le put, afin de ne pas accroître, par son propre souci, celui de son fils.

— Il est certain, lui dit-il, que ce télégramme est bien fait pour nous préoccuper. Mais, il n'a peut-être pas la signification défavorable que nous lui prêtons. Mary a le désir de t'embrasser, tout simplement, sans doute, et comme elle est une enfant gâtée, elle ne trouve rien de mieux, pour satisfaire sa fantaisie, que de « chambarder » notre tranquillité. — Eh bien, donc, nous allons partir ; — je dis « nous », car je ne te quitte pas en cette circonstance, et si la gamine s'est moquée de nous, je te jure que je la houspillerai d'importance...

Le vieux soldat affectait un ton plaisant, devant l'appel de sa belle-fille ; mais, ce ton était loin de répondre à l'anxiété de sa pensée et ce fut avec une

fiévreuse impatience qu'il organisa les préparatifs de son départ et de celui de

Pierre qui, en hâte, s'était rendu au ministère de la Guerre, afin d'y obtenir, d'urgence, l'autorisation de s'absenter.

Les deux hommes arrivèrent à Penmarc'k, dans la matinée du jour qui suivit la réception du troublant télégramme, et quand ils trouvèrent Mary couchée et non encore complètement remise de l'épouvante qui l'avait brisée, ils frissonnèrent et comprirent que la pauvre enfant ne s'était pas amusée de leur affection.

Et leur tristesse se changea en stupeur, quand Mary leur eut fait connaître, en tous ses détails, l'atroce aventure en laquelle elle avait failli disparaître.

Pierre, en écoutant sa femme lui raconter le drame dont elle avait été l'héroïne, avait pâli et s'était mis à trembler, convulsivement, comme sous l'influence d'une crise nerveuse qu'il s'efforçait à maîtriser.

Puis, comme Mary s'était tue, il s'était précipité vers elle et l'avait étreinte, éperdument, tout secoué par une succession de sanglots qui lui avaient enlevé la faculté de parler, qui obstruaient sa gorge et semblaient devoir l'étouffer.

Pourtant, un calme s'était fait en lui et il avait pu, doucement, sourire à celle qui le réclamait, et il avait pu murmurer, à son oreille, des mots caressants.

— Ma femme... ma chère femme aimée, disait-il, pardonne-moi de t'avoir laissée seule, de n'avoir pas su prévoir le péril qui t'a menacée...

Et il ne savait que répéter, dans la terreur des choses accomplies, dans le trouble d'une explication impossible de ces choses :

— Ma femme... ma chère petite femme... je t'aime... je te chéris et je ne te quitterai jamais plus...

Quant au colonel, il avait mordillé furieusement sa moustache, en entendant le tragique récit de sa belle-fille et, puisqu'elle était sauvée, puisqu'elle était, heureusement, bien vivante, devant lui, il n'avait retenu, de ce récit, que le fait abominable de l'abandon dont elle avait été victime.

— C'est une sacrée coquine, vous savez, mes enfants, s'était-il écrié, que cette comtesse Vinci... Et, si je la rencontre, je ne lui mâcherai pas ma pensée...

Puis, se tournant vers Pierre, il l'avait un peu brusquement interpellé :

— Une exotique, tu sais, cette femme-là... Je t'avais prévenu, naguère, de te garder de trop d'intimité avec les gens de cette sorte... Cette comtesse Vinci a été lâche, car elle devait, tout au moins, essayer de secourir son amie... Et, à propos, qu'est cette femme ?... Tu ne m'en as jamais parlé et tu serais peut-être bien embarrassé, s'il te fallait dire d'où elle sort...

Pierre pâlit encore, devant cette évocation de celle qui avait été sa maîtresse, de celle que, maintenant, il haïssait, car il devinait l'effroyable dessein, qui avait été le sien, en livrant Mary à la mer, mais qu'un drame seul avait été capable de séparer de lui.

— Qu'il ne soit plus question de cette femme, entre nous, père, dit-il, pour l'instant, tout au moins, et songeons plutôt à remercier, à aimer celle qui fut assez généreuse, dans le hasard providentiel d'une promenade, pour sauver notre pauvre Mary.

A ces mots, le colonel eut un élan.

— Ah, celle-là, mon petit, fit-il, je te promets, oui, que je vais la remercier et l'aimer, comme tu dis...

Et il eut un murmure, comme se parlant à soi-même :

— Cette femme-là doit-être une sainte, car il faut avoir plus que de la noblesse, plus que de la générosité de cœur, pour se dévouer ainsi...

— Si tu le veux, reprit Pierre, nous nous rendrons ensemble, dès aujourd'hui, cette après-midi, auprès d'elle, pour lui offrir l'hommage de notre reconnaissance...

— Et vous lui réitérerez une prière que je lui ai déjà fait transmettre : celle de

vouloir bien venir me voir, n'est-ce pas ? prononça Mary.

Le colonel regarda la jeune femme avec tendresse.

— Nous l'amènerons même, ici, avec nous, ma mignonne, fit-il, si elle consent à nous y accompagner.

Le vieux soldat et son fils, craignant de fatiguer Mary par un entretien trop prolongé, se retirèrent, alors, dans leurs chambres, afin d'y attendre l'heure du déjeuner.

Quelques instants plus tard, ils s'apprêtaient à se mettre à table et Pierre se dirigeait déjà vers la salle à manger, quand la femme de chambre de Mary lui remit une lettre dont l'enveloppe était exempte de timbre.

Comme le lieutenant l'interrogeait, sur la provenance de cette lettre, la domestique eut un geste d'ignorance.

— Je viens, dit-elle, de trouver cette enveloppe dans la boîte de la villa et,

comme elle porte le nom de Monsieur, je pense qu'elle pourrait être de la personne qui a sauvé Madame.

Cependant, Pierre venait de regarder plus attentivement l'écriture qui courait sur l'enveloppe et il tressaillit.

— Vous pouvez servir, ma fille, fit-il, en congédiant la camériste. — Dites à mon père que je vous suis...

Et, fébrile, il ouvrit la lettre.

— Elle... encore elle... balbutia-t-il, tout en déchirant le pli... Ah, la malheureuse... Comment ose-t-elle m'écrire...

Et il prit connaissance des lignes qui lui étaient adressées et qui étaient de la comtesse Vinci.

Ces lignes étaient brèves autant que cyniques.

« Mon cher, disait la comtesse, à Pierre, la vie, qui est comique ou grave, émouvante ou tragique, selon que le hasard la fait, nous aura séparés à jamais — je ne me le dissimule pas — moralement et maté-

riellement, en la minute où vous recevrez ces mots...

« Vous aurez appris l'aventure qui, en ma compagnie, advint à votre femme, il y a deux jours et l'on vous aura dit... et vous aurez pensé... une foule de choses dont la discussion ne m'agrée pas.

« Que j'aie engagé une partie terrible et que je l'ai perdue, cela ne regarde plus que moi et comme l'enjeu de cette partie me paraissait valoir la lutte — cela est un compliment pour vous — je ne regrette pas de m'être battue, quoique vaincue.

« Le hasard qui se mêle, souvent bien mal à propos, des choses, a voulu que votre petite bécasse de femme fût plus forte que moi, en cette occurrence... Je me résigne, devant cette intervention du hasard et je ne révélerai jamais notre intimité à Mary, car cette « rosserie » me paraît puérile, plus encore — maladroite. »

Après avoir lu cette lettre, Pierre demeura, une seconde, comme rêveur,

puis il eut un mouvement de colère et déchira rageusement le papier.

— Ah, la misérable... la misérable... gronda-t-il... Non seulement elle raille la pauvre enfant qu'elle a tenté d'assassiner, mais, encore, elle avoue son crime...

Et, se prenant le front à deux mains, il murmura :

— Et moi?... Oh, moi, de quel aveuglement étais-je donc frappé, pour m'être laissé entraîner vers elle... pour n'avoir pas su deviner l'abomination qui est en son âme...

Et comme il restait immobile, sur le seuil de sa chambre, oubliant que son père l'attendait dans la salle à manger, il tressauta soudain.

La voix du colonel venait de le rappeler à la réalité des choses.

— Pierre !... criait le vieux soldat — Pierre, viens-tu, oui ou non?... Le déjeuner refroidit, sapristi !...

Le jeune homme ramassa, alors, les mor=

ceaux de papier qui traînaient à ses pieds, les mit dans sa poche et rejoignit son père, ayant réussi à recouvrir une apparente assurance.

Cependant, quand il s'assit devant la table, le colonel remarqua son trouble.

— Comme tu es pâle ! observa-t-il. Serais-tu souffrant?

Pierre s'efforça à sourire et, sans répondre à son père, il se mit en devoir de le servir.

Quelques heures plus tard, le colonel voulut appeler son fils pour qu'il se rendît, avec lui, chez Mme de Vère, dont le nom et l'adresse lui avaient été révélés par la femme de chambre de Mary ; mais comme celle-ci, dans une fantaisie de malade, lui parut souhaiter de garder auprès d'elle son mari, le vieux soldat décida d'aller seul présenter, à la sauvetrice de sa belle-fille, sa gratitude et celle des siens.

— Reste avec Mary, puisque ta présence

semble la satisfaire, dit-il à Pierre. — Je vais, moi, accomplir, pour tous, ici, le devoir qui nous est imposé par les plus strictes convenances, par les plus élémentaires sentiments de reconnaissance. — Tu iras, à ton tour, chez cette dame, demain, et ainsi, nous n'aurons rien à nous reprocher.

Et, sur ces mots, il sortit et s'achemina vers la maison qu'habitait Mme de Vère.

Il serait difficile de décrire la stupéfaction qu'éprouva le brave homme, lorsque, ayant été introduit dans le salon de la villa, il y vit apparaître celle que, naguère, il avait chassée de sa propre demeure, celle dont la peine, dont les larmes l'avaient laissé implacable.

Il crut, tout d'abord, qu'il était le jouet d'une hallucination ; mais quand il vit s'avancer vers lui, digne et grave, la femme qu'il avait maudite, il eut comme un sursaut et ne put que prononcer les mêmes paroles que, déjà, autrefois, il avait mur-

murées, en la trouvant, le jour du mariage de son fils, en son hôtel de l'avenue Raphaël, à Passy.

— Vous... vous... Comment... c'est vous qui...

Mme de Vère l'interrompit.

— C'est moi, oui, colonel Dorin, fit-elle, qui ai sauvé votre belle-fille, avant-hier, d'une mort affreuse.,. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?...

Le vieux soldat éleva, vers le ciel, ses deux bras.

— C'est cela... oui... C'est cela, que je voulais dire, balbutia-t-il, comme ne sachant plus coordonner les pensées qui se heurtaient en lui.

Mme de Vère, en cette heure, possédait une supériorité morale, qui s'imposait à son ex-mari et elle ne se défendit pas du bénéfice de situation qu'elle lui procurait.

— Ignorant qui j'étais, reprit-elle, vous veniez me remercier de vous avoir rendu votre enfant... Eh bien, sachant qui je

suis, me marchanderez-vous votre sympathie ?

Le colonel eut un geste qui indiquait la déroute de ses sentiments.

— Ah, Thérèse, dit-il — en reprenant, comme inconsciemment, le nom de sa femme — ce nom qui, jadis, lui était si cher — ah, Thérèse, vous m'avez, certes, infligé la plus cruelle douleur qu'un homme puisse ressentir dans la vie; mais, devant l'action que vous venez d'accomplir, devant le bonheur que nous vous devons, moi et Pierre, aujourd'hui, j'oublie le passé et je vous offre l'expression sincère de notre gratitude.

Mme de Vère eut un sourire empreint de tristesse.

— J'ai souffert, moi aussi, continua-t-elle, de la catastrophe en laquelle notre commune existence s'est, autrefois, effondrée... J'ai souffert de vous avoir outragé... Mais, ma peine n'était pas de celles qui peuvent toucher un cœur d'homme... Et

il a fallu qu'un drame effroyable passât, de nouveau, entre nous, pour vous rendre pitoyable à ma détresse.

M. Dorin esquissa un mouvement d'incertitude.

— La vie est ainsi faite, répliqua-t-il, que nous ne savons lui tenir rigueur ou la regarder d'un œil bienveillant, qu'autant que ses manifestations répondent à nos propres impressions... Je vous en prie, ne récriminons pas sur les choses défuntes qui nous concernent, tous deux, et restons-en, simplement, à la douceur, à la grandeur même de l'heure présente. — Vous avez, dans une circonstance que je ne m'explique pas encore, sauvé la femme de mon... de notre fils, et, pour ce fait généreux, admirable, je m'incline devant vous, je vous remercie...

Mme de Vère écoutait parler le colonel et elle recueillait, avec une sorte de joie orgueilleuse, les mots, les phrases qui tombaient de ses lèvres, car chacun de ces

mots, chacune de ces phrases lui apportaient la réhabilitation, le pardon qu'elle avait tant souhaité de posséder, naguère, et qui lui avaient été refusé si durement. — Elle les recueillait, avec une fervente piété, aussi, ces mots, ces phrases, car elle comprenait qu'ils lui rendaient la parure la plus précieuse pour une femme, qu'ils lui rendaient — et cette fois, sans discussion vaine ou irritable — son titre de mère — titre doublement respectable, en cette minute, puisqu'il se réclamait de deux actes sublimes — puisqu'il se réclamait et d'avoir donné le jour à un enfant adoré par l'homme qui l'avait maudite, et d'avoir protégé la vie de la femme que cet enfant chérissait.

— Vous avez raison, déclara-t-elle, n'évoquons rien du passé et reposons-nous, sinon dans le bonheur, du moins dans la bonté que crée, entre nous, le moment qui nous rapproche.

Et comme le colonel, faute d'être au

courant des faits qui avaient marqué sa vie et celle de son fils, dans les mois qui venaient de s'écouler, s'étonnait du sens tragique que ces faits avaient revêtu, ne parvenait pas aisément à comprendre l'attitude de son ex-femme ainsi que l'abominable conduite de la comtesse Vinci, Mme de Vère, au risque de bouleverser encore plus sa pensée, lui fit connaître toutes les péripéties mondaines de l'existence de Pierre, depuis son mariage, et le danger qui était résulté pour lui et celle qu'il aimait, cependant, de sa folie, de son entraînement.

Lorsqu'elle se tut, de grosses larmes noyaient les yeux du vieux soldat et coulaient, lentement, le long de ses joues.

— Ainsi, dit-il, je n'ai été qu'une bête, moi, dans tout cela... Et c'est vous... vous seule... que je m'étais efforcé à éloigner de notre enfant, qui avez deviné, épié, le péril qui le menaçait et qui, ayant mesuré la gravité de ce péril, avez réussi à le

détourner de lui et... de nous... Ainsi, Pierre était l'amant de cette comtesse Vinci, de cette femme criminelle, et il a presque été, à son insu, le complice de l'assassinat qui devait le faire son esclave... Ah, ne craignons plus, désormais, que le passé mette une ombre entre nous... Quel que soit le sort que le destin nous réserve, à l'un ou à l'autre, soyez bénie...

Un murmure glissa, alors, sur les lèvres de la pauvre mère :

— Et pardonnée?...

— Et pardonnée... oui, prononça le colonel. — Et pardonnée... si ce mot et la pensée qu'il exprime, peuvent vous donner un peu de bonheur, si j'ose même les formuler, devant la grandeur de votre sacrifice et de votre dévoûment...

Mme de Vère pleurait.

— Je suis heureuse, maintenant, fit-elle.

Et, tendant vers le colonel une main tremblante que le vieux soldat étreignit fièvreusement, elle ajouta :

— C'est à mon tour de vous dire : merci... soyez béni...

Une quiétude, faite d'amicale tendresse et de réciproque pitié, semblait, à présent, réunir les deux âmes si longtemps ennemies, du colonel et de Mme de Vère et, s'étant abandonnés, dans l'absence de toute contrainte, à l'émotion qui les avait envahis, ils s'entretenaient de leurs enfants ainsi que d'eux-mêmes.

Cette causerie les amena, alors, naturellement, à envisager la situation qui allait être la leur, dorénavant, à la suite des événements qui venaient de se produire, devant Pierre et Mary.

M. Dorin voulait que son ex-femme révélât son identité, réclamât au foyer du lieutenant, la place à laquelle elle avait droit. Mais, Mme de Vère, moins prompte dans ses décisions, dans l'examen des incidents qui pouvaient naître de ce rapprochement un peu trop soudain, n'accéda point au désir du colonel.

— Vous direz à Pierre ce que vous croirez devoir lui apprendre, fit-elle, au sujet de sa liaison, désormais sue de vous, avec la comtesse Vinci, et vous ne lui parlerez de moi que comme d'une amie de sa mère... d'une amie qui fut la sienne, aussi, lorsqu'il était tout petit et qui ne le quitta jamais du regard, dans la vie, obéissant ainsi à un vœu, à un ordre même de celle qu'il suppose avoir perdue... Je ne verrai donc pas mon fils... je ne reverrai donc pas Mary. — Dès ce soir, j'aurai quitté ce pays... Dès demain, je serai sans doute hors de France, même... Mais, je reviendrai, dans six mois, dans un an... Je vous écrirai et, quand vous m'aurez dit que mon fils, ainsi que sa femme, sont préparés à ma résurrection, je frapperai à votre porte...

Et elle ajouta :

— Il ne faut pas que des curiosités inévitables enveloppent, devant moi, les explications que ma réapparition pro-

voquera nécessairement. Ces curiosités auront eu le temps de s'atténuer, lorsque je reviendrai, et ne constitueront plus, pour moi, un nouveau chagrin.

Puis, comme le colonel, ayant approuvé cette résolution, se disposait à prendre congé d'elle, Mme de Vère le retint encore une seconde et murmura :

— Surtout, faites que Mary ne sache jamais l'infidélité de Pierre... faites qu'elle ignore toujours son erreur... Et si, pourtant, le hasard la renseignait, à cet égard, je vous en prie... oh, je vous en supplie... dressez-vous énergiquement, entre elle et le malheur qui, alors, menacerait sa joie d'épouse... Ne lui permettez pas de fuir son foyer... de renier celui qu'elle aimerait encore, malgré tout... Arrachez, de son cœur, le pardon qui est la source de toute consolation, de toute félicité, ici-bas...

Le colonel eut une sorte de balbutiement.

— Je sais le prix du pardon, aujour-

d'hui, fit-il, et, s'il en était ainsi de Mary, je n'attendrais pas que vous soyez de retour, pour parler de vous... J'irais à vous et je ramènerais, à mes enfants, une mère qui saurait les réconcilier...

Et, ayant déposé un baiser sur la main de Mme de Vère, il s'éloigna.

Quelques jours après ces incidents, le colonel Dorin et son fils allaient et venaient, seuls, sur la falaise de Penmarc'k, et semblaient soucieux.

Le jeune homme, surtout, paraissait préoccupé et l'inquiétude qu'il manifestait datait de l'heure qui avait suivi l'entrevue que son père avait eue avec Mme de Vère et qui comptait comme l'une des plus radieuses en même temps que l'une des plus cruelles de sa vie.

Le colonel, en effet, en quittant son ex-femme, était rentré, très troublé, chez son fils, et le lieutenant n'avait pas tardé à remarquer l'émotion qui l'étreignait.

Il avait interrogé son père et sur la cause de cette émotion et sur la visite qu'il venait de faire à celle qui avait sauvé Mary, et comme le vieux soldat s'était un peu embrouillé dans les explications qu'il lui avait données, au sujet, principalement, du départ soudain de Mme de Vère, Pierre n'avait pas eu beaucoup de peine à deviner qu'un mystère enveloppait les êtres et les choses qui l'entouraient.

Il s'était fait plus pressant, dans ses questions, alors, et le colonel, incapable de dissimuler sa pensée, incapable de mentir, même pour assurer la tranquillité des siens et la sienne propre, avait confessé à son fils tout ce qu'il savait, toute la vérité des faits qui le liaient à Mme de Vère et, aussi, tout ce que celle-ci lui avait appris au sujet de l'intrigue si habilement ourdie, par la comtesse Vinci, contre la sécurité de Mary.

Pierre s'était peu arrêté à la connaissance que son père pouvait avoir, de son

aventure avec la comtesse Vinci. — Car, que lui importait cette femme, désormais? — Mais, il était demeuré atterré devant la révélation de l'identité de Mme de Vère, devant la joie filiale que lui offrait cette révélation.

Eh, quoi... il avait une mère... Et cette mère qu'il avait crue morte, dont son père s'était séparé pour des motifs qu'il n'avait jamais cherché à analyser... cette mère vivait... n'avait jamais cessé de veiller sur lui, absente de son existence, comme si elle eût partagé les peines et les satisfactions de ses heures... Et cette mère, dans une minute tragique, s'était dressée — ainsi qu'une divinité protectrice — entre lui et le malheur qui allait le frapper...

Des larmes — de douces larmes, nées du bonheur qui l'animait — avaient jailli, alors, des yeux du jeune homme; mais une angoisse amère avait serré son cœur en songeant que cette mère qu'il se sentait prêt à adorer, venait de se dérober à

son affection, à la tendresse de celle qui lui devait la vie, et il n'avait pu se défendre de communiquer à son père le chagrin que provoquait, en lui, le départ de Mme de Vère.

Le colonel avait tenté de le consoler, en lui faisant comprendre, que, pour Mary même il était nécessaire que Mme de Vère s'éloignât, durant un temps plus ou moins rapide, de leur intimité ; mais, le lieutenant, tout en admettant les raisons qui militaient en faveur de cette petite diplomatie familiale, les déplorait, et, sous l'influence de la peine qu'elles créaient en lui, il ne parvenait pas à recouvrer son calme.

Ce jour-là, donc, tout en cheminant sur la falaise de Penmarc'k, il paraissait plus soucieux, plus préoccupé encore que de coutume, et le colonel, qui avait observé son attitude, s'en était senti tout contristé, tout assombri.

Tout à coup, des larmes glissèrent le

long des joues de Pierre, et cette douleur profonde et muette du jeune homme, bouleversa le vieux soldat.

Il s'arrêta, dans sa promenade, et prit la main de son fils.

— Tu songes à « elle? » fit-il.

— Oui, père, répondit Pierre.

M. Dorin resta, une seconde, silencieux, puis il continua :

— J'approuve, mon enfant, la pensée qui te porte vers ta mère, quoique je souhaiterais qu'elle fût moins tourmentée... Tu sais tout de sa vie et de la mienne, maintenant, et tu dois envisager, avec sagesse, les causes qui nous séparent encore les uns des autres... Ta mère est une sainte... J'ai eu des torts envers elle, jadis... Elle m'a pardonné ces torts et nous nous reverrons, tous, bientôt, dans une communauté de joie et de sentiments affectueux... Il n'y a donc plus trop à se désoler, entre nous, sur la tristesse du présent... Cependant, je conçois qu'il te tarde

de précipiter ce rapprochement... La poste nous y aidera... Ta mère, justement, m'a écrit et j'ai reçu sa lettre ce matin... Tiens, lis-la...

Et le colonel, tirant de sa poche une enveloppe couverte de timbres allemands, la tendit à son fils.

Lorsqu'il eut parcouru les feuillets qu'elle contenait, Pierre voulut les rendre à son père, mais M. Dorin, les repoussant doucement, eut un bon sourire.

— Garde cette lettre, gamin, fit-il, avec un léger tremblement dans la voix. — Garde cette lettre et réponds, toi-même, à celle qui l'a tracée... tu iras, ainsi, un peu vers elle ; en lui parlant, tu la feras heureuse, et l'heure qui te placera devant elle, te semblera moins longue à venir...

Une grande émotion s'empara de Pierre, en entendant son père s'exprimer ainsi, et il allait se précipiter vers lui pour l'embrasser, en remerciement de la joie qu'il lui procurait, lorsque le colonel

l'arrêta dans son élan, tandis que son regard se dirigeait vers le chemin qui conduisait de leur villa à la falaise.

— Voici Mary qui vient nous rejoindre... dit-il, vivement. — Du calme, gamin, et plus un mot sur tout cela, puisque ta femme ne doit pas encore connaître notre secret...

Pierre se retourna et aperçut, en effet, Mary qui s'avançait vers son père et lui.

La jeune femme, complètement rétablie, était exquise de grâce et de gentillesse, cette après-midi-là.

Lorsqu'elle fut près des deux hommes, elle sourit malicieusement en les menaçant du doigt.

— Quelles figures de conspirateurs, vous avez... s'écria-t-elle, en les examinant et en remarquant leur trouble, malgré la contrainte qu'ils s'étaient imposée pour recouvrer leur assurance. — Que faisiez-vous... que disiez-vous là, tous deux ?... Je

gage que vous complotiez quelque chose, à mon sujet...

— Du bonheur, oui.... prononça gravement le colonel.

Et, attirant la jeune femme sur sa poitrine, il déposa sur son front un long et tendre baiser.

FIN

MERCANTILE LIBRARY,
NEW YORK.

5474. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6328